

# *Ma vie rêvée*

**Alairo**

**Avril 2015**

## Mon arrivée

Au petit matin du 11 août 1948 à 00.45 h plus précisément, je voyais le jour au n° 1 de la rue saint Mansuy à Toul. Je devenais le petit dernier d'une famille, le doudou !

Ce qui serait une grande famille maintenant, n'était qu'une famille banale dans ces années là. Trois grandes sœurs Claudine, Danièle, Annie et un frère Jacky, malheureusement décédé quand j'avais quatre ans. D'une première union, ma mère Eva avait eu un garçon, Michel, et une fille Andrée.

Mon père Christian épousa ma mère à Nancy en 1938, dix ans avant mon arrivée. Il habitait à l'époque rue du pont Mouja à Nancy, où il démarrait une activité de frigoriste qui était un métier pas très courant pour cette époque. Sa journée de travail terminée, il allait prendre un verre à la brasserie de l'espérance, au coin de la rue saint George et de la rue Maurice Barres où ma mère exerçait la profession de serveuse, la magie opéra, et Claudine naquit peu de temps plus tard

### **Les fondations étaient ancrées**

Le numéro 1 de la rue saint Mansuy était un petit bâtiment de 3 étages qui surplombaient un rez-de-chaussée occupé par un bistrot, (chez le père Ruette, comme l'avait baptisé ma mère), débit de boisson typique de l'époque, avec le fourneau au centre, approvisionné en sciure par l'établissement situé en face, « les bois de chez Evrard ».

Doté d'un téléviseur noir et blanc, mon père venait y suivre l'arrivée du tiercé qui était l'événement des turfistes du dimanche après midi. Pour ceux qui les chevaux ne passionnaient pas, il y avait un jeu de quilles, l'ancêtre du bowling, dans le jardin, que longeait le canal.

J'accompagnais souvent mon père chez le père Ruette, bien que l'établissement était le plus souvent tenu par Madame Ruette.

Ce dernier travaillait la journée « aux américains » et regagnait son comptoir dans la soirée, ce qui permettait à madame Ruette de passer aux cuisines, à ce moment là, personne ne contestait le sexisme, le mouvement des chiennes de garde n'existait pas.

Je suis né dans la rue commerçante de Saint Mansuy, faubourg du Toulinois. A partir du pont mobile qui enjambait le canal, il y avait un petit salon de coiffure, hommes uniquement, dont le propriétaire ressemblait à Darry Cowl, artiste comique des années 50/60, puis l'entrée de l'immeuble où j'ai vu le jour.

Les mamans dans ces années là accouchaient à leur domicile, assistées par une sage femme, pour mon cas, Madame Collet, qui au fil des naissances des enfants Roth était devenue amie avec mes parents.

Juste après le bistrot du canal, (chez le père Ruette) il y avait une placette où un artisan exerçait, monsieur Ligier dont je ne me souviens plus de son activité.

Quelques habitations puis le bar tabac, « chez le père Zadra », un homme qui n'avait pas d'âge, l'air austère, une pipe à la bouche et un fort accent, dont j'ignorais l'origine. Il ressemblait un peu à l'ogre qui hante les forêts la nuit. Les enfants du quartier ne se seraient pas aventurés à lui voler un caramel à un franc, ou un mistral gagnant.

Mon père, gros fumeur nous y envoyait acheter des gauloises avec une pièce de 100 francs, et on pouvait acheter 4 carambars à 5 francs avec la monnaie, nos pauvres dents !!

Juste après chez Zadra l'épicerie, chez Pells, un magasin aux allures bourgeoises, où s'approvisionnaient les riches du quartier, dont les voisins, l'entreprise de travaux publics Pierron.

Deux étages au dessus de chez Pells habitait la meilleurs copine de ma mère, « la Marcelle », une figure de Saint Mansuy, qui

oeuvrait comme cuisinière à toutes les communions, et mariages ; Notre enfance sans « la Marcelle » n'aurait pas eu la même saveur

Je traverse la rue, et je me retrouve chez « la Berthe » assistée d'une dame, dont j'ai oublié le prénom, un Bazard comme il n'y en a plus, on y trouvait de tout, dans une hygiène douteuse, une odeur de mélange d'épices, d'aromates et de pipi de chats.

Ces deux braves dames avaient l'air bien naïve d'où le pillage systématique des bonbons à la sortie des écoles.

S'en suivait un resto routier « chez Roung » dont le seul souvenir qu'il me reste est que la patronne a mis fin à ses jours en se noyant dans le canal voisin.

On traversait une petite rue, une grosse bâtisse où habitait Hubert Christophe, un ami d'école, qui était voisin avec le « bois de chez Evrard » puis on arrivait sur le bord du canal que l'on traversait, pour être dans la rue de mon enfance, la rue du champ de foire.

## **Ma petite enfance**

La seule rue du faubourg qui n'était pas goudronnée, c'était bien sur la notre, pas vraiment gênant, mais je l'ai regretté quelques temps plus tard, quand un vieux monsieur avec une longue barbe blanche me livra un matin de Noël, en bas des escaliers, accompagnée de quelques mandarines, ma première paire de patins à roulettes qui n'était efficace que sur de l'asphalte

Je fis dans cette ruelle mes premiers pas, puis mes premiers tours de vélo, en maintenant dans un premier temps les petites roues arrière, puis avec un énorme courage, je demandais à mon père de m'enlever ces roulettes pour bébé, ce qui attisa les moqueries de mes sœurs aînées, qui n'hésitaient pas à parsemer mon parcours de

cailloux, elles voulaient rester les dominantes de la meute , des vraies petites pestes, des jalouses de la protection que m'accordait ma mère, mais, n'étais je pas le Doudou?

Je trouvais normal d'être dispensé de tout travaux ménagers, y compris la corvée de rentrer et d'empiler le bois de chauffage pour l'hiver, il me suffisait de simuler un mal de gorge pour voir les yeux de mes sœurs devenir revolvers, elles m'imaginaient naïf et sot, alors que je sortais vainqueur de toutes ces confrontations petit frère / grandes sœurs avec le soutien de ma mère

Dans le milieu de cette petite rue, une maison, de moyenne importance, un ancien corps de ferme, je pense, reconnaissable dans tout le quartier par ses volets d'un vert vif, et cette grande porte de grange, qui nous faisait office de garage, que mon père nommait encore quelquefois l'écurie où on pouvait y mettre 5 véhicules.

Située au numéro 11, elle est la grande propriété des Roth's qui dû être malgré tout être agrandie par une chambre au dessus de la grange.

Par habitude, on entrait par ce coté, l'autre entrée avait été longtemps louée à des américains, afin d'anticiper toute baisse de chiffre d'affaire qu'aurait pu subir mon père

Nous n'étions pas très riche, mais nous ne manquions de rien, la clientèle de mon père, composée de boucher, charcutier, bref, tout les commerces alimentaires, décomposait souvent la facture en 50/50, moitié espèce, moitié marchandise, ce qui nous mettait à l'abri en cette période d'après guerre encore difficile

Ma mère avait gardé ses habitudes de l'occupation allemande, les placards étaient emplis de sucre, haricots, pâtes, riz, confitures, conserves en tout genre, toujours cette peur de manquer

Malgré ces avantages, ma mère s'obstinait à élever des poules des lapins, des pigeons, sans oublier ce coq acariâtre qui nous terrorisait quand une envie pressante se faisait ressentir, et qu'il fallait se faufiler à travers toutes ces volailles en évitant les coups de

bec de ce male qui protégeait ses poulailles pour atteindre la fameuse porte à losange, où les mouches bourdonnaient, d' y entrer, de bien contrôler la présence de feuilles de journaux accrochés à un clou, et surtout, bloquer sa respiration en se pinçant le nez le temps de l'ouvrage, pour éviter la nausée.

A cette époque, posséder des toilettes et une salle de bain relevait du rêve, seuls, quelques privilégiés en possédaient

Faire sa toilette consistait à une bassine d'eau chaude dans la cuisine, souvent le dimanche matin, ainsi qu'une bassine pour les pieds, avant d'enfiler ce petit costume ridicule pour pouvoir aller à la messe.

L'office religieux du dimanche matin était assez fréquenté, tous nos voisins y participaient

Madame Marie Louise Piot, « la mère piot » incompatible avec le caractère de ma mère

La mère Guinguiche, la cul bénie, d'après ma mère, son mari était un des premiers taxis, ambulancier de Toul, qui à mes yeux, était la plus grande ville de France

Madame Voinot, femme de Lieutenant de l'armée de terre, mais qui se comportait comme une femme de colonel, qui bénéficiait, moyennant une faible rétribution, de l'abri de notre grange pour y loger sa 203, puis sa 403 Peugeot

Madame Demange, voisine de madame Voinot, son mari surveillait un foyer qui logeait des ouvriers arabes, une famille plutôt effacée

Et tout ces voisins, dont j'ai oublié les noms ou situations, je les cite pelle mêle. Les Ports, la femme, toujours accoudée à sa fenêtre avait des douleurs de jambes, qui ressemblaient à des jambes de momies , un de ses deux fils, Roland, s'est tué en voiture, son frère, Claude, dit Coco, c'est celui qui avait l'air benêt, qu'allait on en faire se demandait papa, maman ? Les Gigueux qui étaient cultivateur et sentaient bon le lait. Les Meirelles, un charmant couple de petit vieux. Les Aubriey, dont je ne me souviens que de l'homme, qui

nous beurrerait une tartine, soupoudrée de chocolat en poudre à la sortie de l'école, Les Lebesco, qui travaillaient tout les deux, « aux américains » dont le mari, me faisait penser à un acteur de western made in USA. Les Greniers dont je n'ai gardé que le souvenir d'une petite fille qui jouait avec moi. Les Bardin, dont le fils aîné, Guy a fait basculer ma vie du mauvais coté. Les Carrés, le mari fonctionnaire qui appuyait sur un bouton vert, puis sur un rouge pour activer le pont levant, et cela, toutes les heures, le pauvre !

Mes parents ont acheté cette maison, en 1950, je crois, mes premiers souvenirs remontent au vélo, à petites roues, quelques flashes sur mon frère Jacky, il jouait en haut de l'escalier, activant une grue Meccano, je me souviens aussi de l'emménagement de ce couple américain qui avait peint le Rez-de-chaussée en rose, leur voiture de l'armée US avec une grosse étoile blanche sur les portes garée devant la maison, la construction de la chambre froide dans la cuisine, de la lessiveuse de linge sale sur la cuisinière que mon père chargeait sur une brouette, et que ma mère vêtue de son éternelle robe et tablier à fleurs conduisait au lavoir.

A la mine de mon père, je l'imaginai penser, me voilà tranquille deux petites heures, enfin la paix.

Mon père avait tout du brave type, très calme, détestant l'agitation, et qui pour le coup était bien mal tombé avec ma mère. Mais il savait s'adapter, éviter les confrontations, il s'enfermait dans son atelier, allait au jardin « chez Collet », et quand son emploi du temps le permettait, allait boire une bonne bière chez Ruette

Il rentrait très discrètement, le béret vissé sur la tête, la gauloise aux lèvres et pour rester serein, il faisait le sourd, marre d'entendre toujours les mêmes reproches

- tu as vu l'heure ? Ton béret, tes cendres, tes cheveux, à voir tes yeux, tu as encore bien bu

Il ne répondait pas, se mettait à table, mangeait du fromage, accompagné d'un verre de vin, sortait un canif de sa poche ou se mêlait un mouchoir à carreaux, des pièces de monnaie et des brins de tabac, coupait une pomme en quartier, sans l'éplucher, la mangeait en faisant du bruit avec sa bouche, se levait, allait tapoter sur le baromètre accroché au mur et montait se coucher en précisant qu'il ferait sûrement beau demain

Ma mère avait déjà l'air de regretter ses propos

A cette époque, les vacances, c'était dans la famille. à Mandres / vair, chez le frère de mon père décédé, c'est tante Nini qui gérait en partie, une petite ferme, accolée à un bistrot de village qui n'ouvrait qu'épisodiquement. Elle s'était mise en ménage avec Martelin, un drôle de gugusse, sûrement imbibé d'alcool, qui grognait pour s'exprimer.

Il y avait mes trois cousins Daniel, André, puis Irène, il y avait aussi une petite fille dont j'ai oublié le prénom, issue de l'union Nini/Martelin

C'était bien, mais je voyais une grosse différence entre le citadin que j'étais, et cette drôle de vie de villageois. Je trouvais les enfants de la ville plus beaux, plus posés, plus élégants, c'était ça penser comme un Roth

À Chalvraines, chez tante Hélène, la sœur de mon père, celle qui lui ressemblait le plus, était l'épouse de Raymond Marchand, un vrai paysan. Je me souviens de Francette, une jeune fille mignonne, espiègle, et Michel, avec un air savant. Je me rendais compte que ces deux là avaient d'autres ambitions que de s'occuper d'une ferme, ils étaient internes dans une bonne école, avec un cursus scolaire prometteur



Je crois m’être trompé au sujet de leur avenir, ils sont tous les deux cultivateurs, aux dernières nouvelles.

À Audeloncourt, chez tante Bebette, la sœur de mon père, épouse Foissey, c’est là que je préférais passer mes vacances, je pouvais conduire le tracteur, m’occuper des vaches, elles avaient toutes un prénom, Bebette leur portait une très grande attention.

Mes cousins ressemblaient à de vrais gens de la ville, il y avait Claude, un peu plus vieux que moi Huguette, destinée à de belles hautes études, Christian, un grand gaillard aux cheveux oranges à l’air intelligent que je voyais moins souvent

Tante Bebette était une tata adorable, douce, calme, un peu l’opposé de ma mère, Audeloncourt était ma destination préférée

A choley-menillot, chez ma demi sœur, qui avait épousé Christian Lies un artisan menuisier, plutôt un personnage influençable, Dédée était à quatre pattes devant lui, sûrement par amour. C’était un lieu de villégiature trop proche de chez moi, pour me considérer sur un lieu de vacances. Il y avait ma nièce, Michèle, enfant unique, qui n’avait que deux ans de moins que moi, nous étions complice, on s’aimait bien, et quand l’occasion le permettait, on comparait nos différences morphologiques, à l’abri des regards, bien sur.

Tout mes cousins, cousines ne venaient pas à Toul en saison estivale, sûrement du au besoin de main d’œuvre dans les champs en été. Mais ils étaient très présents tout au long de l’année, soit pour faire des études à Toul, ou pour d’autres raisons.

Je crois que tout était prétexte pour justifier leur besoin d’être chez tata Eva, leur envie de jouer avec moi n’était pas une priorité pour eux, seules mes diabesses de sœur attiraient leur convoitise.

Je les cite, Daniel Roth, André Roth, Christian Marshall, François Claude, tous coupables de m’avoir ignoré et d’avoir jeté leur dévolu sur trois innocentes créatures, tu parles !

Les déhanchements et les ronds de jambes étaient devenus un spectacle quotidien. Ce que c'est ballot une fille !

J'étais blessé, je ne pouvais pas lutter, je m'en fou, j'ai même pas eu mal, je me vengerai.

Septembre arrivait, ma première entrée scolaire était proche, période qui coïncidait avec la fête patronale de saint Mansuy

Que de grands moments de mon enfance.

Les camions arrivaient sur les lieux des festivités, chargés de manège, de tir, de confiseries. En général c'était le mercredi et il fallait que tout soit monté pour le samedi, jour de l'inauguration de la foire

Le Titi César était le premier à installer son bal, qui ferait valser tout les gens du faubourg, au son de tous ses flonflons et de l'accordéon avec un orchestre au nom exotique « Pedro Gonzalez »

Suivait le manège de petites voitures et la confiserie, au bon goût de nougat, de pralines, de barbe à papa. C'était les Valjans, qui eux occupaient la place disponible devant les bois de chez Evrard.

Le cricri, petites chaises suspendues, s'installait sur la placette devant chez Ligier, on remontait la petite rue en face, les balançoires étaient déjà prêtes à balancer, et plus loin, après le Titi César, le roi du divertissement, de l'attraction foraine, Marcel Saguet, et sa chenille.

Nous avions un avantage qui rendait malade nos connaissances, les Saguet avaient dans leur caravane un frigo que mon père entretenait, et se faisait payer en tickets, il nous arrivait de passer l'après midi sur ce manège, sans en descendre, on pouvait même se permettre de snober ce pompon ridicule, tout ça sous le regard envieux de nos camarades.

La musique raisonnait fort dans nos tympanes, Luis Mariano, André Claveau, Georges Guéthary, les yéyés n'étaient pas encore là, c'était bruyant, poussiéreux.

Pour certain, c'était l'unique jour de fête de l'année, où chacun avait invité sa famille pour un déjeuner dominical suivi du traditionnel carton, pour décrocher la poupée andalouse qui trônerait sur le lit conjugal

On accrochait des guirlandes au plafond, les dames avaient mis leurs plus belles robes. Les visages rayonnaient, on dansait, chantait, les vieux surveillaient toute cette jeunesse d'un œil triste, regrettant déjà de ne plus être de la fête.

Le jour de l'inauguration, le père Ruette, les Roung et la Berthe endimanchés pour l'occasion avaient sorti des tables et des bancs floqués d'une marque de bière régionale, en vérifiant bien de laisser le passage aux ambulances de secours, si au cas où..... Non ! Monsieur l'officier ministériel ne prendrait aucun risque, il ne fallait pas gâcher la fête.

Une place était réservée devant l'épicerie de la Berthe, pour que l'orchestre harmonique de la lire Toulouise puisse honorer cette énième fête patronale au son de quelques vieilles mélodies, avec la présence de Monsieur le maire qui souhaitait une joyeuse fête à ses électeurs et sous les applaudissements d'un public pas encore imbibé de vin mousseux bon marché

Ce premier soir, mon père m'amena chez Ruette, sorti un billet de 500 francs (ancien) de son vieux porte monnaie qui jadis ressemblait à du cuir, me dit, vas t'amuser, ne le dis pas à ta mère

Après une vingtaine de minutes, j'avertissais mon père que je rentrais cinq minutes à la maison, il suffisait que j'ai l'air malheureux pour que ma mère aille à sa machine à coudre, ouvre le tiroir, en sortait une boîte en fer bleue marquée cachet kalmine, elle prenait un billet de 500 francs, me le tendait en disant, ne le dis pas à ton père.

La fête s'arrêta, les flonflons se sont tus, ne restaient au sol que de vieux cartons troués par une carabine de foire, des emballages de nougat, quelques traces qui faisait rappeler la présence des ces caravanes, du bal Titi César, le dernier à être démonté, la chenille qui ne tournait plus et irait, plus loin, amuser la jeunesse d'autres villages, tout ces outils de divertissement éphémères disparaissaient pour une longue année

Le camion de la ville chargé de balayeurs venait faire place nette, effacer tout ces moments inoubliables, mes yeux d'enfant s'emplissaient de larmes, la vie était trop dure !

Ils s'en sont allés sans regret, en nous promettant qu'ils seraient de retour en septembre prochain, que ça me paraissait long.

La prochaine étape, Dommartin les Toul, je priais le bon dieu pour que Marcel Saguet eut des problèmes avec ce foutu frigo !

Que saint Mansuy paraissait triste en ce mois de septembre.

### **Mon entrée à l'école**

La maternelle ne m'a pas vraiment marqué j'ai plus de souvenirs de l'école en cours préparatoire de la sainte famille

Pourquoi la sainte famille, et mes sœurs à la doctrine chrétienne, alors que tout nos copains et copines allaient à l'école communale du faubourg

Mes parents ne pratiquant pas la religion, ma mère avait du se chiffonner avec une institutrice de l'école saint Mansuy, ce qui n'aurait pas étonné les personnes qui connaissaient ma mère.

J'étais plutôt d'une nature réservée, voir timide, et les esclandres de ma mère avec les gens du voisinage ne m'amusaient pas du tout.

Le directeur de mon école était prêtre, l'abbé Legondec, il était épaulé pour la cantine de madame Mourey, et une grosse bonne femme qu'on appelait la grosse DonDon

Dans ma classe préparatoire officiait sur l'estrade madame Valence, une femme très maigre, à l'air sévère, avec des mains longues et osseuses. Personne ne savait si elle était demoiselle, ou mariée

Dans les classes supérieures, Monsieur Mary gérait deux classes, CE1 et CE2. Plus sympathique que madame Valence, il opérait néanmoins avec sa queue de billard qu'il surnommait Marguerite, non pas destinée à jouer, mais à punir, les doigts réunis, le bras tendu, et Marguerite frappait.

Je n'ai aucun souvenir de la raison du changement d'établissement, en cette année 1958, je me dirigeais vers le lycée Amiral de Rigny, et mes sœurs vers Paul Bert. Je ne sais pas si c'est volontaire, mais mes parents nous ont évité les écoles mal fréquentées, telle que Moselly, où toutes les fripouilles de Toul s'y croisaient.

Monsieur Joyeux était l'instituteur de la classe CM 1 à Amiral de Rigny. Il enseignait et gérait avec son épouse un magasin de disques rue du Docteur Chapuis.

Les classes avaient l'air bien plus importantes que chez les curés. Les élèves semblaient plus instruits, venaient d'horizons plus lointains, c'était un internat, il y avait un surveillant général, un principal, des pions et une flopée de professeurs de toutes matières. Je devenais un vrai ado qui voulait devenir un élève studieux.

Suite à cette année scolaire, des travaux ont été envisagés et ils ont du avoir recours à des bâtiments préfabriqués pour abriter les élèves de primaire. Deux avaient été construits dans le jardin public, derrière la cathédrale

J'ai fait mon CM 2 à cet endroit, sous la directive de monsieur Vaucard, le sosie de Louis de Funes, aussi nerveux, hargneux, et

n'hésitait pas à nous frapper si c'était nécessaire, que de bons souvenirs de cette classe de 7eme

A cette époque, je sortais beaucoup avec Gérard Gâteau, il était mon voisin de classe et il habitait également à Saint Mansuy, derrière le canal, une petite bicoque qui ressemblait à ces anciens lotissements pour ouvriers.

Avec une très bonne moyenne, j'avais accès à l'enseignement secondaire, l'école des grands, j'étais admis en 6eme.

J'avais 12 ans, c'était l'année de ma communion, le mari de Dédée, Christian Lies qui était mon parrain m'offrit un vélo randonneur jaune avec 8 vitesses, et un double plateau.

Muni de cette bicyclette, mon horizon augmentait considérablement. Je pouvais me rendre au lycée en vélo, je traversais les remparts, m'y arrêtais pour me changer, je cachais des fringues, dans les piles de planches en bois que la société Evrard entreposait le long du canal ; Blue-jean, chemise madras, que mon copain américain Willy m'avait donné. Ce genre de vêtement n'était pas encore porté, je n'ose pas imaginer la tête de ma mère, si elle m'avait vu vêtu ainsi.

J'étais un gosse de vieux, je n'arrivais pas à m'y faire et je ne voulais surtout pas ressembler à mes camarades de classe, tous étaient habillés avec des vêtements retailés qui avait été porté jadis par leur grand frère, et des pulls tricotés par leur mère, avec de la laine récupérée sur un vieux tricot que le papa mettait pour aller à la pêche.

Sur la traditionnelle photo de classe annuelle Le photographe mettait toujours au premier rang les enfants les mieux habillés.

Grâce à mon vélo, j'ai pu aller voir un peu plus loin que mon quartier, et c'est rue du moulin saintain que je suis devenu ami avec Willy, un petit américain de mon age, que ma famille appréciait beaucoup, et j'étais très bien reçu chez eux, une petite villa, meublée

façon US, avec chauffage central, télé, salle de bain, le grand confort, et cette odeur particulière propre aux américains, que l'on retrouvait dans leur voiture, un mélange de chewing-gum, de marshmallow de barre chocolatée.

Je n'avais pas trouvé de véritable pote dans mon quartier, trop jeune, trop vieux, trop con, mon seul vrai pote était Gérard Gâteau, et je lui dois à lui et à ses parents, mes premières vacances au bord de la mer, en camping, j'ai adoré.

Nous allions une semaine dans les Alpes, au Bourget du lac, nous y étions toujours pour le 14 juillet, et il y avait toujours une arrivée de tour de France en haut d'un col ce jour là.

Anquetil, Poulidor, Bahamontes et toute la caravane publicitaire étaient attendus par une foule de vacanciers, dont beaucoup de campeurs. Les parents de Gérard étaient formidables

Puis nous prenions la nationale 7 et on arrivait pour une semaine à Sète, synonyme de soleil, de mer et de plage.

Nous y allions en Renault frégate, chargée comme une voiture de maghrébins qui rentre au bled, Nous étions cinq, plus tout l'attirail du parfait campeur

A cette époque, il n'y avait pas d'autoroute, c'était les routes nationales, Colombey les belles, Neuchateau, Langres, Dijon, Lyon la route des vacances en fait.

J'ai eu un peu honte de les délaissier pour ma nouvelle passion de l'Amérique. Quand il m'arrivait de croiser la famille de Gérard, j'étais très mal à l'aise et ne savais pas quoi répondre quand ils me demandaient la raison de mon absence.

Willy qui m'a fait découvrir les bases américaines, Regina village, m'a appris les premiers mots anglais, à jouer au bowling, danser le rock n' roll, manger des hamburgers, je vivais sur un nuage, j'avais découvert ce que serait mon avenir.

C'était l'année 1960, J'avais 12 ans, et je n'aimais plus les Français, je serai Américain !

## les années lycée

La rentrée scolaire me fit entrer dans le monde des grands. Le premier jour, emploi du temps, avec changement de matière, et de classe toutes les heures.

Calcul, leçon de choses, aux oubliettes ! Maintenant, c'est math et sciences, que de mots savants pour un gamin de douze ans. Fini les robinets qui coulent, les trains qui se croisent, maintenant, c'est calcul de fractions, algèbre, physique, chimie.

Deux langues vivantes au choix, allemand ou anglais, quelle aubaine, je connaissais déjà le répertoire d'Elvis, de Paul Anka, Buddy Holly et bien d'autres.

Au moins, en anglais, je serai le favori de la 6eme M 4. Je gardais confiance pour les autres matières, j'avais été très bon en 7eme, et je n'étais plus avec les perturbateurs, ceux qui affichaient un visage de consanguin, les mal vêtus, les mal élevés, ceux dont les parents abusaient de la dive bouteille, les gavroches de la classe inférieure, les oubliés de la bourgeoisie.

Ils avaient été recalés au passage secondaire, et avait suivi un parcours « certificat d'étude », réservé aux moins doués, qui débouchait sur le milieu ouvrier.

Je devrais avoir honte, mais est ce ma faute si nous ne sommes pas tous égaux ?

Mais je ne devrais pas, ne suis-je pas moi-même un fils d'ouvrier ? C'est sûrement le fait que mes sœurs aînées se prenaient pour des princesses, pavoisaient devant les hommes, en accordant un regard qu'aux garçons bien nés, dont la situation des parents devait être évidente. Si je voulais obtenir grâce aux yeux de ces pimbêches, il me devait de leur ressembler.



Le samedi après midi, et le dimanche, Willy et moi allions sur les bases US. Toul dépôt, (kleber) Nancy dépôt (foret de haïe) ou école Jeanne d'arc (hôpital Jeanne d'arc à dommartin les Toul). Il fallait que je sois sage à partir du jeudi, afin que ma mère me donne cinq francs le samedi, et cinq francs le dimanche.

Les anciens francs avaient disparus. Ils étaient remplacés par les nouveaux francs, d'où l'émission de nouvelles pièces de 1 NF que ma mère s'empressait de collectionner et de conserver dans une boîte de bonbons acidulés et parfumés à la bergamote.

On prenait le bus de l'armée au coin de la rue Saint Mansuy et de la rue du cimetière, mais avant, je changeais les cinq francs chez la Berthe, contre un dollar, la Berthe pratiquait le change, dans les deux sens, elle avait une clientèle américaine.

Avec un dollar, on allait au cinéma, on mangeait des hamburgers dans un snack, et on finissait dans un club de jeunes, l'AYA, réservé aux teenagers, garçons et filles, il y avait, table de ping pong, bar sans alcool, (coca, sprite, sergent pepper's etc....) musique, souvent avec orchestre de l'école qui reprenait les tubes de rock n' roll, piste de danse, et les premiers flirts.

Ce n'était pas cher, tout était en free tax, car militaire. On était dans un autre monde.

Le dimanche soir était particulier, comme dans beaucoup de familles je suppose, tout les enfants étaient conviés avec leur compagne à dîner à la maison, ma mère assise en bout de table diffusait ses ordres à mes sœurs obéissantes, mettre la table, servir le repas, débarrasser, faire la vaisselle, balayer, j'avais honte de ne pas participer, mais qui était le doudou ?

Les conversations allaient bon train, sous l'œil goguenard de mon père, fière malgré tout de voir tout son cheptel rassemblé.

Quand la soirée s'achevait, je me sentais bien seul, je trouvais ce moment triste, puis, j'allais me coucher, il y avait école le lendemain.

C'était la fin de l'année scolaire 1960/1961, tout s'est très bien déroulé, et avec une moyenne de 13.5, j'étais admis en 5eme M 3

Cet été là, je voulais démontrer à mes parents, qu'à 13 ans, un garçon, ce n'est pas comme une fille, il peut sortir seul, voir découcher. Ils n'y voyaient aucune apposition à la condition de connaître mon ou mes copains. Avec Willy, c'était gagné.

Mes sœurs étaient vertes de jalousie, j'avais dit que je me vengerai

On avait monté une toile de tente Kaki de l'armée américaine dans le jardin attenant de la villa bel air, nom de baptême donné à l'habitation des Carletta, parents de Willy. Quand les lumières intérieures s'éteignaient, on sortait un paquet de cigarettes kool ou de Salem menthol, cigarettes toutes droites sorties du PX de la base de Toul, on était des hommes.

A l'aide d'une lampe électrique, on allait piller les jardins potagers du voisinage, surtout les fraises, tout ce qui était interdit nous rendait plus brave. On refaisait le monde et il nous est paru évident de partir 10 jours en camping, au Bourget du lac

Les arguments pour convaincre les parents ne manquaient pas, les Carletta me faisaient confiance, et mes parents étaient sur de la sagesse de Willy. Une seule condition, prendre le train.

Nous voilà à la gare de Toul, comme deux grands et pas peu fier. Il nous fallait gérer l'argent nécessaire à dix jours de camping, nourriture, argent de poche et surtout de ne rien manquer.

Des premières vacances en adulte qui furent exceptionnelles

Septembre était là, la foire de saint Mansuy avait perdu de son cachet. Il n'y avait plus d'étincelle dans mes yeux en voyant les petites voitures de monsieur Valjan tourner sous un pompon rouge, accompagnées d'une musique issue du dernier 45 tours de Johnny Hallyday, je vieillissais.

Je commençais à superviser les articles nécessaires à mon entrée en 5eme.

Les années précédentes, ma mère exigeait de m'accompagner pour me rhabiller.

Paul tout va bien, la grande fabrique, Gaston Ruyer, mais ce n'était plus possible, ma mère prenait des vêtements plus grands, pour qu'ils servent deux ans de suite, j'étais assez mince, ça me donnait l'air d'un poulbot, je savais ce qui plaisait aux filles, et je voyais ce qui plaisait à ma mère

Je refusais de porter ces vêtements d'un autre âge, à prendre, ou à laisser. C'était gagné, Willy m'achetait des pantalons et chemises au Px.

Mes camarades de classe, la mine défaite, affublée par une mère dominante et acariâtre, voulaient connaître l'adresse de mon fournisseur, mais à Paris bien sur ! Très peu avait un ami américain, j'avais devancé tout le monde

Ça me plaisait d'être le numéro un en tout, je n'aimais pas les conseils, les ordres, bref, j'avais toujours raison.

Ce qui pourrait paraître « petit con » est plutôt du à la domination que mes sœurs ont voulu exercer sur moi.

**1961** la 2eme chaîne de télévision française voit le jour.

Le oui à De Gaulle.

John F. Kennedy prend ses fonctions à la maison blanche.

La mome Piaf ne regrette rien.

Charles Aznavour chante il faut savoir.

Jean Ferrat et ses deux enfants au soleil

Les compagnons de la chanson, André Verchuren, Yvette Horner laissent la place aux yéyés français et anglophones. La musique est en pleine mutation.

Europe 1 diffuse salut les copains, avec Johnny, les chaussettes noires, les chats sauvages, Elvis Presley, Gène Vincent et beaucoup d'autres.

Les Beatles se produisent au Cavern club de Liverpool, Mick Jagger, et ses pierres qui roulent sont dans les starting block, le monde devient fou.

Les Zazous ont pris le pouvoir, Marcel Amont, Charles Trenet ont le moral en berne, Dalida devra revoir sa copie, Brigitte Bardot ne fera plus danser Dario Moreno, Gloria Lasso ne remplit plus les salles, la santé d'Edith Piaf se dégrade, Tino Rossi, n'a plus que petit papa Noël.

Georges Brassens et Jacques Brel garde le cap, ça doit être ça le talent !

En septembre de cette année là riche en événement, je rentre en 5ème M3.

Je retrouve quelques élèves de 6ème M4, les meilleurs, ceux qui n'ont pas redoublés. Des clans se forment, naturellement, le physique et la tenue vestimentaire ont raison de ce melting pot

Quelques profs ont changé, monsieur Papelier, lui, est resté cloué à sa chaise, mon prof d'histoire géo, on ne s'aimait pas, à lui seul, il faisait baisser ma moyenne de 2 points, il est assez vieux pour aller en retraite, je verrai le changement en 4ème.

Un début d'année scolaire est toujours angoissant, un programme qui ne convient pas, des profs pas sympas, des nouveaux élèves antipathiques, des mathématiques qui évoluent fortement, la peur d'échouer, de décevoir, en résumé, passer pour un con

Et ça pour moi, c'était inimaginable, une seule solution, il faut se battre

J'étais de tous les combats, je ne rechignais à rien, la matière la plus rébarbative était les maths, alors je passais chez Willy le soir, il avait un niveau supérieur au mien, et je venais à bout de ces savants calculs.

Je préférerais réviser chez lui, on avait les mêmes horaires et il avait une chambre avec un grand bureau. Chez moi, c'était dans la cuisine avec cette machine à coudre qui n'arrêtait pas de vrombir, ma mère n'avait pas l'air très intéressé par mes études.

Dans sa famille à Punerot, c'était les travaux des champs dès 12 ans, qu'importe l'école si on a de quoi semer et récolter sa pitance.

Je crois me souvenir que déjà, mes sœurs étaient au travail, je ne pourrais pas le confirmer.

Mes parents ne me parlaient pas encore d'avenir, pour moi, je ne voyais que l'Amérique, quel métier je pourrai exercer, à l'âge de mon départ.

A 13 ans, on n'imagine pas très bien un avenir, on voit tout facile, je pensais partir aux USA avant mon service militaire, travailler, épouser une Américaine, et devenir citoyen Américain.

Tout ces Américains qui vivaient à Toul avaient l'air si bien, avec leur grosse voiture, leur dents blanches, leur chaussures toujours bien cirées, leurs chemises bien repassées, leurs odeur si singulière, beaucoup de jeunes toulousains ont succombé au charme des G.I.

Qui peut leur jeter la pierre, les âmes mal pensantes les traitaient de filles à soldats, de moins que rien, pourtant elles ont trouvé le bonheur chez l'oncle Sam, ont fait des enfants.

Qui peut reprocher à une jeune fille éduquée, courtisée par des prétendants souvent sans situation, de succomber aux sirènes de l'aventure, du rêve, de l'eldorado Américain.

Le soir, je rentrais vers 18 heures, ma mère était encore sur sa machine, levait les yeux par-dessus ses lunettes, me demanda d'aller fermer les volets. Et m'annonça d'un air satisfait, j'en ai fait 80 cet après midi.

Elle faisait de la confection à domicile, pour un marché géré par des Juifs de Nancy. 7/7 jours, 15 heures par jour. Elle prenait une pause l'après midi quand la Marcelle lui rendait visite, ça durait deux heures, avec des tasses de café, une casserole de café au lait maintenu

au chaud sur le poêle à mazout, un cendrier, un paquet de cigarettes Air France des allumettes, et un cendrier.

Elles refaisaient le monde, plutôt Saint Mansuy, rhabillaient la mère Piot, la mère Port, critiquaient tout, seul, leurs enfants figuraient dans leur liste de personnes qu'elles estimaient

De ce fait, Il ne restait plus beaucoup de temps pour gérer la maison, heureusement, mes sœurs veillaient.

Claudine se maria avec Gegene, un basketteur qui travaillait lui aussi chez les américains, un mec bien, discret, et physiquement, plutôt attrayant. Genre sportif, le genre J.P. belmondo.

Ils avaient aménagé place Carnot à Toul, un petit appart au rez-de chaussée, j'aimais bien allé chez eux, c'était plus jeune et moderne que chez mes parents, Claudine était la plus vieille de mes sœurs, quand je la croisais à la sortie d'école, accompagné d'amis, j'étais assez fier, les laissant penser que ça pouvait être ma mère.

Mes potes avaient des mères jeunes, entre 30 et 35 ans, mes parents avaient 52 et 53 ans, mais je regrette, on a pas le droit de ne pas être fier de ses parents, si tout les gosses de 13 ans, étaient intelligents, ça se saurait.

Le jour du mariage, ma mère était déchaînée, mon père s'éclipsait, moi, j'étais complètement inutile, ben oui, le doudou ! Seules mes sœurs trinquaient

On avait livré des chaises et des tables de la brasserie Alnot de Dommartin les Toul, que mes sœurs avaient dressées dans la grange, on était autour de 50 personnes.

Toute la famille était là, tante Nini, tante Bebette, tante Mantine, tante Helene, tout les neveux et nièces, les amis des mariés, Roland Port, son frère Coco, des cavaliers pour Danièle et Annie.

Pour moi, le choix était fait ce serait la fille Mercier, qui habitait rue de Briffoux. On ne respecte pas beaucoup les sentiments d'un gamin de 13 ans. Elle était grosse, moche et les joues bien rouges.

Sur la photo traditionnelle prise sur le parvis de l'église, j'espérais que mes copains ne me verraient pas entiché de ce boudin

Pendant le dessert, la pièce montée trônait au milieu de la table des mariés, un accordéoniste Rigadin, je crois venait nous faire un petit brin de musette, et les jeunes mariées ouvraient le bal sur une java endiablée. On s'envoyait des confettis, des balles de crépon à l'aide de sérbacanne, on était heureux, on riaient, insouciant, demain serait un autre jour.

J'observais Gegene, à quoi pouvait-il penser, à ce moment là

La maison se vidait, le départ de Claudine agrandissait l'habitat, tout le monde changeait de chambre sauf mes parents.

Malgré les querelles fréquentes frère/sœurs, je savais qu'elle allait me manquer.

## 1962

Restaient mes deux soeurs, Annie, et Danièle. La première plutôt introvertie, nous bernait. Tous les jours vers 13 heures, elle montait dans sa chambre pour aller zieuter à travers les plants de tomates de madame guingriche un petit militaire, à la bonhomie certaine, Marcel, le chauffeur particulier de son éminence le Lieutenant Voinot.

Issu d'un milieu défavorisé des deux sèvres, il compensait tous ses manques par un sourire et une gentillesse certaine, il aimait les blagues.

A sa démobilisation, mes parents étaient d'accord pour qu'il reste à la maison, si la relation était sérieuse, il dormirait dans ma chambre, ça me plaisait assez bien.

Très bricoleur, il touchait à tout. Il avait été mécanicien dans les deux roues, à Parthenay, son village natal, quelle aubaine pour moi !

En attendant de trouver un travail, les délais étaient courts à ce moment là, Il accompagnait mon père sur ses dépannages. Il s'entendait bien tout les deux, il s'intéressait à tout, et ce n'était pas feint. A défaut de faire évoluer le niveau intellectuel des Roth, il ne paraissait pas faignant, ce qui plaisait à ma mère.

La date du mariage était établie, Annie n'avait pas seize ans.

Il entra comme chauffeur livreur dans une société d'épicerie en gros à Pompey. Ma sœur était amoureuse, elle qui ne connaissait rien de la vie !

Je passe à Danièle, la chipie, le garçon manqué.

Il ne restait plus qu'elle pour faire entrer de la matière grise à la maison, c'était mal parti. Dans mes souvenirs, il y avait un Cognet, très beau garçon, musclé, le visage buriné, l'air viril.

Physiquement, ils paraissaient bien assortis. Hélas, ses ambitions étaient bien limitées. Il devait être soudeur, ou chaudronnier dans une aciérie, Pompey, ou Foug, je ne me souviens plus

Avec un métier pareil, il n'y avait pas de quoi pavoiser dans une soirée mondaine. Je serais devenu la risée de mes camarades de classe

Puis il y eu un Helle, un futur officier militaire, qui préparait Saint Cyr, la fierté d'une famille, oui, mais voilà, la famille Roth était différente, refusait la normalité, il fallait le petit truc en plus que ce Helle était loin de posséder, on ne l'aimait pas ; il était grand, mince, les lèvres pincées, comme sa sœur, Liliane, l'épouse de Michel, mon demi frère.



La famille Helle venait du Maghreb, le père était colon et avait conservé cette mentalité de pieds noirs, servis par des domestiques pendant leur vie africaine, ils avaient pris des habitudes, pédants, prétentieux, ils pensaient qu'en revenant en France les bras allaient s'ouvrir. Les Français n'aimaient pas les pieds noirs, maman, plus

Michel, mon demi frère avait eu un accident de travail aux grands moulins Aubry, il en résultait un léger handicap à une jambe, il vieillissait, et avait bien du mal à trouver sa promise, il y eu Yolande Dalanzi, une horreur, rien que le prénom définissait bien le genre, une famille qui habitait les bas fonds de Toul, la cour des miracles, avec une famille très nombreuse, ou le plus présentable aurait été retenu pour jouer dans notre dame de Paris, Quasimodo !

Même si Liliane Helle ne correspondait pas tout à fait à nos critères de sélection, elle l'a sorti des griffes des Dalanzi.

Enfin, je ne sais pas comment c'est arrivé, Danièle s'est retrouvé célibataire, j'étais ravi, maman, plus.

Puis une période, où il ne se passa rien, enfin pour nous, elle cachait bien son jeu, elle devait collectionner les flirts, la coucherie à cette époque était plus rare. Elle attirait le regard des hommes, des plus jeunes au plus vieux, même mon copain Willy la mangeait des yeux avec un regard lubrique ; elle vivait sa vie, jusqu'à sa rencontre avec Monteille le coureur cycliste.

Cette famille Monteille avait une origine Toulouise, discrète, dont on ne parle pas, famille sportive, Jean Claude l'aîné pratiquait le Vélo.

Je me demandais ce que cette union allait m'apporter, une chose est sur, Il n'avait ni fait hypocagne, ni l'E.N.A, il ne restait que la petite reine.

Comme un fils d'ouvrier, je commençais à consulter la rubrique sportive de l'est républicain, et dans la rubrique cyclisme, apparaissait le nom de Monteille, tiens tiens, une ouverture !

J'essayais d'entamer une conversation avec des amis plus calés que moi en sport et avançait le nom de Monteille, que fut grande ma surprise, c'était la star du peloton, le seul espoir lorrain, et n'avait il pas une certaine ressemblance avec Anquetil ?

Elèvera t-il la famille Roth au firmament ? Rien n'était sur.

Il était jeune, donc possibilité de progression indispensable pour aller tutoyer les grands, et prendre la relève des Anquetil, Darrigade, Poulidor.

Je voyais grand, et mon rêve devenait réalité. Circuit des mines, suivi l'année suivante par un tour de l'avenir, les Roth exultaient, les bouquets de fleurs s'accumulaient, je pouvais marcher fièrement dans la rue,

Jean Claude, c'était vraiment le meilleur, même mon père était intéressé par ce sport qu'il ne pensait pas très viril.

Il ne manquait plus qu'une victoire d'étape, à Nancy de préférence, et le Graal, ramener le maillot jaune à Paris.

C'était dans nos cordes, tout était possible, il fallait le chouchouter, le bichonner, les gens nous poseraient des questions dans la rue,

- Se dope t-il ?
- C'est vrai qu'il n'est pas très sympa ?
- Est ce que votre sœur est dans la caravane ?
- est il respecté dans le peloton ?

Les Roth sont aux anges, enfin allaient ils connaître la célébrité ?

Notre enthousiasme retomba bien vite. Après une 55eme place au tour de l'avenir, on se rendit compte que l'étoffe n'était pas assez épaisse, que le chemin à parcourir était trop long pour atteindre les sommets.

Monteille retomba dans un anonymat assassin, personne ne lui pardonna.

C'était, nous avons gagné, ou il a perdu. Nous fumes blessés, abattus, que dire à mes copains ?

L'avenir de Danièle s'assombrissait, elle serait comme la commune des mortelles, quel gâchis.

Que restait il de nos ambitions, rien ! Jamais nous ne côtoierons les étoiles, à qui la faute ?

Seul dans la famille brillait Christian Lies, maire de Choley Menillot, c'était léger, mais on se raccrochait à la moindre planche de survie. Il avait l'air intelligent, le front des intellectuels, un air de famille avec Alain Juppé, hélas, rien ne sortit de ce côté là.

Nous étions tous condamnés à vivre dans l'anonymat.

Le printemps se terminait, l'été était proche, mes résultats scolaires sont positifs, mais moins bons que l'année précédente, cela est sûrement dû à mon évolution, l'attrait pour les filles, les sorties de lycée au bar de la cigogne place ronde où se déroulaient des concours de baby foot avec les élèves de 4eme

Les élèves de 4eme avaient 14 ans et plus, et beaucoup avaient des mobylettes, j'allais avoir 14 ans au mois d'août, je rentrais en 4eme, il fallait monter un scénario pour convaincre mes parents de la nécessité de posséder un vélomoteur.

Ma mère usa de son temps pour m'expliquer, nous étions cinq à la maison, mes sœurs qui travaillaient ne participaient pas à l'entretien de la maison, seul, les revenus de mon père faisaient bouillir la marmite.

Ma mère n'était pas convaincue de l'utilité de suivre des études, elle ne me l'a pas dit, mais l'école leur coûtait. Pour ce qui était de l'achat d'une mobylette, je devais me la payer seul par mon travail.

Je me passerais de mobylette, j'étais fier de rester à l'école. Un soir, alors que je rentre du centre ville, je passe devant chez les

Bardin, et Guy le fils, est en train de nettoyer une mobylette, BB Peugeot à trois vitesses, la number one au hit parade des ventes de vélomoteurs cette année là.

Il déchiffra mon étonnement sur mon visage, en s'empressant de me dire, elle te plairait, non ? c'était la reine des motos 50 cm<sup>3</sup>, siège bi place, cales pieds, 3 vitesses, carrosserie sport, vendu pour monter à 60 kilomètres heure

C'est vrai qu'elle me plaisait, je lui dis, mais si j'en veux une, il faut que je travaille.

Je savais son père pas très riche, donc je supposais qu'il avait arrêté l'école.

Il m'avoua être entré en apprentissage d'électricité, et qu'avec 6 mois de salaire, il avait pu se payer ce bijou tant convoité, il rajouta, je gagne 100 francs par mois, et si tu prends une occasion, un mois de salaire suffit.

Je savais que je dormirais mal cette nuit là, pourquoi me suis-je arrêté ? Pourquoi ne suis-je pas allé chez Willy directement en passant par le boulevard Aristide Briand ?

Le lendemain matin, je me préparais pour assister à mes dernières heures de cours avant les vacances, ma mère beurrerait mes tartines, puis me fixa d'un air interrogatif, tu es malade ?

Non, j'ai pensé à plein de choses, Papa est encore couché, je lui en parlerai ce soir. Donne moi son plateau, je vais lui monter.

C'était un rituel, papa avait son café au lait tous les matins au lit, Son oreiller remonté, son nez chaussé de vieilles lunettes qui avait appartenu à ma mère, il lisait des livres de sciences fiction. Il voyait arrivé son bol de café fumant avec une grande satisfaction, peut être un de ses meilleurs moments de la journée.

Bonjour et à plus tard, je suis en retard pour les cours, il faudra que je te parle ce soir.

C'était fait, je ne pouvais plus revenir en arrière, je le regrette encore aujourd'hui.

Heureusement, mon père avait une certaine quiétude, c'était rassurant, avec lui, rien de grave ne pouvait arriver.

La journée fut longue avec des idées très partagées, continuer mes études, ou faire ronfler le moteur de ma BB Peugeot autour de la place ronde.

Je rentrais à 18 heures, en évitant d'aller chez Willy, je ne voulais pas être influencé, je voulais être le seul responsable.

Ma mère m'averti que mon père était allé jeté un coup d'œil sur la chambre froide du bistrot du canal, ça m'arrangeait bien, je préférais lui parler de seul à seul

J'entre chez le père Ruette, mon père était en train de converser avec le boucher du faubourg, monsieur Begel

- Il est déjà l'heure de la soupe me questionna mon père ?
- Non, tu as le temps, je suis venu te voir c'est tout

Par quel bout commencer ? Je m'adressai à monsieur Begel

- Vous avez des apprentis ?
- Non, j'ai ma femme qui m'aide à la boutique, c'est trop petit chez moi
- C'est bien apprenti boucher ?
- Trop dur, je ne le referais pas

Mon père en écrasant sa gauloise dans un cendrier douteux et ébréché de la marque Gitanes parut surpris, il avait l'air fier que je m'intéresse au travail de boucherie.

- Tu sais Alain, je te connais bien, tu ne supporterais pas le froid, tu as envie de travailler on dirait
- Je ne sais pas encore
- Si tu veux, je peux te faire visiter mes clients, des boulangers, des charcutiers, des restaurants, des pâtisseries
- Oui, j'aimerais bien
- Quand tu n'auras pas cours je t'emmènerai avec moi

Dans la rue, je regardais les ouvriers différemment, était-il heureux ? Mon rêve américain allait il prendre fin ?

Est-ce que j'allais ressembler à un charcutier, un boulanger, un cuisinier ?

Entre toucher un salaire à 15 ans, ou aller à l'école jusqu'à 20 ans, mon dieu, aidez moi !

Il y a encore trois jours, j'étais serein, heureux, sans soucis, les filles étaient belles. Aujourd'hui, je suis déjà entré dans un monde des grands.

La visite commença par un boulanger à Pompey, debout à deux heures du matin, pas pour moi

Deuxième visite l'hôtel de Metz rue Gambetta à Toul, un chef cuisinier trop grincheux, qui avait l'air de maltraiter ses apprentis

Troisième visite, le restaurant du commerce, place de la république à Toul. Monsieur Whoman nous reçut comme de vrais amis, il avait l'air très proche de mon père, j'étais rassuré, il me mit en relation avec le chef de cuisine, tout me plaisait.

On quitta l'établissement, mon père me questionna dans la voiture, et lui faisait part de mon enchantement.

Il me laissa dans la voiture, retourna voir monsieur whoman, pendant ce temps, j'essayais de déchiffrer les marques de mobylette qui pétaradaient devant le cinéma Cineor.

Il revint, mais avec une réponse mitigée, c'est possible, mais pas avant 6 mois, son équipe était complète

Déçu de ne pas obtenir l'objet tant convoité, mais heureux malgré tout de rester à l'école, et de me consacrer aux USA, et rien d'autre

Je téléphonais à Willy le soir même, je reprenais le cour de ma vie abandonnée quatre jours plutôt, j'étais apaisé.

Le lendemain soir, ma mère fit part à mon père d'un appel du monsieur Zins, hôtel Jeanne d'arc à Vaucouleurs

Si j'étais disponible, mon père me dit que je pouvais l'accompagner. Il n'avait pas compris que tout ça, c'était fini, ma vie, ce n'était pas ça, je voulais rester à l'école, mais comment lui dire, il était si gentil.

Nous partîmes à la cité de Jeanne d'Arc. On se gara devant le restaurant, qui faisait office de station essence également, un petit bonhomme efféminé sortit, l'air ravi, tendit sa main vers mon père et dit, salut Christian, tu arrives à temps

La chambre froide était en panne et en été, ce n'était pas très prudent. Sur le ton de la plaisanterie, mon père dit, tu ne cherches pas d'apprenti ?

Aie aie aie, j'étais cuit, je priais le bon dieu pour que l'effectif fut complet. Hélas, la réponse fut directe, Jean Claude, mon fils aimerait bien avoir un première année.

Jean Claude c'était un abruti alcoolisé qui faisait office de chef de cuisine, un ancien de la marine,

Mais ça, je ne l'ai pas vu tout de suite

On fut invité à la table de monsieur Zins, qui me vantait son établissement, me garantissant qu'aucun de ses apprentis n'avaient loupé le CAP

Comment me sortir de cette galère, la mine réjouie de mon père s'abattait comme un couperet, j'étais condamné

Le début de l'apprentissage fut décidé pour le 1<sup>er</sup> octobre 1962, ayant réussi à repousser la date d'entrée de 3 mois.

Il me restait un été complet pour m'amuser, draguer, fumer, boire mes premières boissons alcoolisées.

Je me plaignais, mais Willy me rassurait, tu as plus de chance de réussir aux states comme cuisinier français, son père et sa mère approuvait ce choix, pour les américains, la cuisine française était le Graal de l'art culinaire.

De toutes façons, il fallait que je me fasse une raison

Le 1<sup>er</sup> octobre arriva, mon père portait ma valise, avec des vestes et des pantalons de travail, amidonnés par pierette teint net, on me montra la chambre commune aux apprentis, le travail commençait à 8 heures, il me restait 10 minutes, je pensais à toute vitesse, mais que m'arrive t-il ?

Je franchissais le seuil de la cuisine, une odeur acre d'huile brûlée empestait mes narines qui n'étaient pas habituées

Le chef arriva, un homme de petite taille, une trentaine d'année, tout nerveux, me regarda d'un air dédaigneux, bon, ici, je suis le chef, et il faut m'appeler chef, il entra dans la chambre froide, en ressortit avec une botte de persil, demanda à un deuxième année de m'apprendre à tenir un couteau, et j'ai fait du persil haché. Après je fus dirigé vers la plonge, des gamelles encrassées m'attendaient, à 15 heures, je remontais dans ma chambre, la belle veste neuve empesée par pierette teint net était noire

Je travaillais tous les jours, mon congé était le lundi, je rentrais à Toul par les rapides de lorraine, Toul, c'est triste un lundi, et Vaucouleurs, c'est triste tout les jours, je ne tiendrais jamais trois ans comme ça.

Les horaires étaient 8 heures du matin, 15 heures, puis 17h30, 22 heures

Quoi faire à Vaucouleurs de 15 heures à 17 heures 30.



Le salaire, 0 la première année, nourri logé, 50 francs la deuxième année, et 100 francs la troisième année.

Les après midi, je ruminais, j'écoutais de la musique, je me raccrochais au monde civilisé. Sur ma radio transistor passait Françoise Hardy, tout les garçons et les filles de mon age et retiens la nuit de Johnny Hallyday.

Le cinéma municipal fonctionnait le samedi soir, et le dimanche en matinée

Eddy Constantine interprétait lemy caution et Brigitte Bardot assurait le repos du guerrier.

Le samedi après midi, si il ne pleuvait pas, Willy faisait le chemin en vélo, 23 kilomètres, on allait boire un coup dans un bistrot où la clientèle, semblait venir d'une autre époque.

Après 6 mois passé dans ce bled, je ne prenais plus les rapides de lorraine, c'était le printemps, je revenais le mardi matin en vélo.

J'étais obsédé par ce que je considérais être une évasion. Quand m'enfourir, et où aller ?

Je partirai un après midi, et j'irai chez Claudine, qui devait quitter son travail à 17 heures, elle avait déménagé dans une rue derrière le lycée amiral de Rigny.

Après le service, à 15 heures, je montais dans la chambre, rassemblait les rares objets auquel je tenais, et je courais à un garage derrière le restaurant où était parké mon vélo.

Je me sauvais comme un lâche, peur d'affronter mes parents, mon patron, peur surtout que je sois obligé de passer trois ans dans ce restaurant, un contrat avait été signé, mais tant pis.

J'arrivais chez Claudine, qui ne put que rire et dédramatisa la situation. Après un coup de fil à mon père, ce dernier vint me chercher, et c'est tout penaud que je montais dans la voiture.

Personne ne m'en tint rigueur, et pour ma mère, le principal, son doudou était en bonne santé.

On repartait de zéro, mais j'avais une petite expérience

Après avoir épluché les annonces une retint mon attention, à Contrexéville, hôtel des sources, pour une saison de quatre mois, très bon salaire, 400 francs par mois, nourri logé comme commis de cuisine, je me présentais, et fut surpris de l'accueil, enfin des humains !

Je commençais de suite, avec un jeune chef très sympa, et je me rendis compte que je n'avais pas perdu mon temps à Vaucouleurs, J'étais un bon commis de cuisine.

Puis la saison se termina, 4 mois sans un jour de congé, on était le premier octobre 1963, je demandais un répit de 3 mois, prêt à réattaquer le premier janvier 1964.

Cet automne 1963 était bien triste. La maison me semblait vide, Danièle allait bientôt nous quitter, et je m'absentais de plus en plus. En semaine, j'allais avec mon père, pas vraiment pour l'aider, disons l'accompagner, j'aimais bien, on mangeait au restaurant le midi et je voyais à quel point mon père était populaire, il était très sociable, tout le monde l'aimait, il était, simple, généreux, intelligent, issu d'un monde paysan, d'où il avait réussi à s'extraire après l'âge de 20 ans. Il était très respecté par ses sœurs, mes tatas

Il m'a fait conduire la première fois, entre Colombey les belles et l'entrée de Toul, il m'avait mis un bidon d'huile sous les fesses pour leurrer les gendarmes, attentifs, sur les bords des départementales. Je me sentais vieillir, mon père qui avait une confiance absolue en moi, me laissait rentrer la voiture, seul au volant, dans le garage, j'étais doué

Mon père n'était pas moderne, il aimait rester dans sa solitude, peut être à cause d'un problème d'oreille, il disait être un peu sourd, mais n'était-ce pas une ruse, pour éviter tout dialogue interminable, et inutile avec ma mère.

Il n'était pas du genre à parler pour ne rien dire. Le paradoxe, c'est qu'il parlait à haute voix, quand il se savait seul.

Le samedi, et le dimanche j'étais sur les bases américaines avec mes potes, je trouvais les français de mon âge, inintéressants.

Tout les samedis soir, il y avait une party au club AYA de Toul dépôt, Ça swinguait, ça frottait, ça flirtait, et on rentrait bien sagement après 22 heures, le dernier bus était à 23 heures, quelquefois, la mère de Willy venait nous chercher à bord de la grosse Chevrolet Impala, avec des sièges en cuir beige, un autoradio diffusait les derniers morceaux à la mode des clubs new-yorkais .C'était ça la belle vie.

Quand c'était possible, on y allait le vendredi soir après 17 heures, jusqu'à la fermeture.

Le vendredi 22 novembre, nous sommes arrivés à l'AYA à 18 heures, l'ambiance était feutrée, sans orchestre, mais avec des morceaux de blues diffusés par d'énormes hauts parleurs. Chacun parlait du lendemain, le samedi était propice à la fête.

Un peu après 18 heures 30, retentit une sirène sur la base. Des gens commençaient à crier, pleurer, hurler, que se passait il ?

Des militaires en tenue se précipitaient vers le monument mémorial du camp.

Un gradé, peut être un colonel, fit cette annonce.

John Fitzgerald Kennedy, trente-cinquième président des États-Unis, a été abattu à Dallas, Texas à 12h30, alors qu'il circulait dans un cortège à vitesse réduite, en voiture décapotée dans la Dealey Plaza.

Il était 18h30 à Toul

Tout le monde était choqué, peu pouvait retenir leurs larmes et leurs sanglots, ce président était le symbole de l'Amérique moderne, il avait la jeunesse, la prestance, il rassemblait toutes ces qualités que chaque américain moyen espérait détenir

Les drapeaux furent mis en berne, l'hymne américain retentit sur toute la base, plus personne ne souriait, c'était un drame.

Peu de temps avant Noël, je consultais les offres d'emploi sur un journal hôtelier émis dans toute la France, mais je voulais rester dans ma région, Nancy était ma préférence.

Hôtel restaurant Embassy,

Rue Mazagran

Cherche apprenti cuisinier, 2eme année

Congé le dimanche

Travail en brigade

C'était pour moi, à coté de la place Thiers, proche de la gare, dimanche congé. Mon père m'accompagna certain que mon choix était le bon.

J'ai commencé le 2 janvier 1964, dans une cuisine, hyper moderne, avec une vraie brigade, grand bonnet, aboyeur, chefs de parti, pâtissier, et les apprentis, de la première à la troisième année.

Le grand bonnet (grand chef) se nommait Bouillin, un lyonnais, fier de sa cuisine et de ses quenelles .il me testa, et vu que je n'étais pas un débutant, il me prit à la bonne

C'était agréable, chacun sa responsabilité, il y avait un plongeur vaisselle, et un plongeur casseroles qui était chargé d'éplucher les légumes et les poissons. La veste blanche le restait, seul les plats de cuisine étaient aux programmes.

Je découvrais les rues de Nancy, que Toul me paraissait petit, et Vaucouleurs si loin !

La rue saint Jean avec toutes ces boutiques éclairées au néon, c'était bruyant, coloré, vivant tout simplement. A la nuit tombée, toutes les enseignes lumineuses scintillaient dans la nuit. La place Thiers, très animée, avec son cinéma permanent, les pavés de la rue Stanislas étaient battus par les hauts talons des prostituées, ces

brasseries ouvertes la nuit, où tout les ivrognes, Français et Américains, en venaient souvent aux mains, les deux hémisphères, le bar de France, la maison du café où une clientèle bruyante s'agitait sous le regard amusé des typographes de l'Est Républicain qui eux, étaient au rythme des 3/8

Je me sentais bien à Nancy, les bus de l'armée américaine faisaient étape à la gare, et passaient toutes les heures, j'allais à la base de Toul tout les dimanches, au grand désespoir de ma mère qui ne me voyait plus beaucoup.

J'étais un rockeur, et il était nécessaire d'avoir les cheveux longs, ma mère n'aurait pas supporté, bien que je me sois fait avoir avec le mariage de Danièle, où j'ai eu droit à la tenue vestimentaire, et à la coupe de cheveux la plus ringarde.

J'ai revu des photos de ce mariage récemment, sur le parvis de la maison de Dédée à Choloy, je crois que c'est Christian Lies qui avait officié pour la célébration de l'union, Monteille/Roth

Je n'en garde pas de souvenir particulier

Le temps passe et rien ne se passe, jusqu'au 8 mars 1966

Je suis réveillé par mon réveil matin, à 7 heures, et un flash spécial d'Europe 1 attire mon attention

Le lundi 7 mars, en fin d'après midi Le Général de Gaulle s'est adressé à son homologue Américain, le président Lyndon B Johnson en lui avisant le retrait de la France du commandement intégré de l'OTAN

Il n'y aura plus de citoyens américains sur le sol Français à partir du 2 avril 1966.

A Toul, c'est un séisme

Toul est ébranlé

Toul est abattu

Toul mettra plusieurs années à se relever.  
Pourquoi nos ricains, qui a le droit ?  
Je suis déstabilisé, chancelant comme un boxeur au bord du KO  
C'est l'apocalypse.

Les belles voitures on disparues du paysage Toulinois, tout est redevenu gris.

Je dois quitter la France, comment faire, j'ai dix huit ans, pas d'argent !

La chanson de Michel Sardou, les ricains, ne sortira que l'année suivante.

Monsieur et Madame Carletta iront avec leurs plus jeunes enfants sur la base américaine de Kaiserslautern en Allemagne.

Willy rejoindra une université de Philadelphie en Pennsylvanie.

Il fut appelé sous les drapeaux en 1968 à Camp Lejeune, en caroline du nord, et a rejoint le Viet Nam la même année, il sera démobilisé en juin 1970 sain et sauf, reprendra ses études, pour exercer le métier de médecin généraliste, qu'il exercera jusqu'à son décès à Cleveland, Ohio le 24 décembre 2007

Il me rendit visite avec son épouse à Nancy en novembre 1970

Je l'ai loupé de peu à la gare centrale de New York en février 1971

Puis on s'est perdu, malgré ma présence entre 1978 et 1981 à Atlanta, Georgia.

Que c'était grand l'Amérique !

J'ai appris son décès par un journal de Cleveland, Ohio, via Internet.

Je suis resté au restaurant ambassy après mon CAP, obtenu en juin 1965

Toute ma vie, j'ai rêvé d'une vie toute tracée, j'avais tout faux

## **Ma vie américaine**

Quand je suis arrivé aux States, en 1978, avec des diplômes de cuisinier, ce fut facile, le petit frenchy avait la côte, pas besoin de chercher bien loin pour trouver un job, bien rémunéré.

Mon premier emploi, je le trouvais dans un petit parc d'attraction, à Johnstown, en Pennsylvanie, ville où demeurait ma petite copine américaine. Après avoir dîné dans un resto chinois, le patron, d'origine asiatique, par curiosité me demanda mes origines, la raison puis la durée de mon séjour sur le sol américain.

Je lui expliquais que je voyais bien mon avenir sous la bannière étoilée, et que j'étais à la recherche d'un travail de cuisinier.

Mon dialogue l'intéressa, bien qu'il ne cherchait personne, encore moins un cuistot européen. Néanmoins il pouvait me dépanner, en m'offrant un poste dans sa cuisine, comme commis, en échange d'un petit salaire, et bien sur, c'était en attendant de trouver mieux.

Ma copine avait l'air ravi de cette opportunité, que j'acceptais sans hésitation. Je secondais la patronne, surtout pour la vaisselle, mais qu'importe, mon pied était à l'étrier, et c'était très sympathique, proche de chez mon amie, elle pouvait venir me prendre tous les soirs à 23 heures, ça a duré trois mois, je fus ravi de cette expérience.

Mon beau frère Eric, le frère de Sheryle, ma chérie, annonça la date de son mariage, qui allait se dérouler à Rome, petite ville située à 30 kilomètres d'Atlanta, Georgia, distante de 800 kilomètres de Johnston.

Nous nous y rendîmes avec sa voiture, nous avons mis trois jours, avec escale à Chattanooga, Tennessee, et surtout Memphis, la ville d'Elvis, si chère à Eddy Mitchell. Ce fut géant, avec tous ces bars où les orchestres jouaient de la Country, du Rock n' roll, protégés par des grands filets, ce qui permettait aux clients mécontents, et surtout enivrés de jeter leur boîte de bière, vide, bien sur.

Arrivés à Rome, les festivités étant prévues pour le lendemain, nous sommes allés au drive in, cinéma en plein air, vous restez dans votre voiture, et on vous donne un haut parleur que vous accrochez à votre rétroviseur intérieur, et vous pouvez suivre le film projeté sur un écran immense. Deux films étaient programmés, pour le prix d'un, Saturday night fever, et Grease avec John Travolta. Je les avais vu tout les deux, au cinéma Pathé à Nancy, peu importe, j'étais dans le bain de la jeunesse outre atlantique, qui m'avait tant fait rêvé.

Au volant de la voiture de ma promise, j'annonçais au caissier, deux places, il me regarda étonné, you are french, aren't you ? Vous êtes français, n'est ce pas ? Je lui répondis avec un français lorrain, ça se voit tant que ça ? On en voit pas souvent par ici, me dit il avec une bonhomie affichée. Je suis niçois, en mettant en valeur l'accent du sud.

Une brève conversation s'enchaîna, et après lui avoir fait part de mes désirs, il me dit, je téléphone tout de suite à Manu, attendez cinq minutes, please !

Manu était le patron, associé avec son frère, d'un grand restaurant à Atlanta, The South of France. Il était en quête permanente de personnel Français. Rendez vous fut prit, pour le lundi matin, après la cérémonie de mariage.

Ce matin là, accompagné de Sheryle, et d'un plan d'Atlanta, il n'y avait pas de GPS à cette époque, nous avons enfin trouvé l'établissement, situé dans une rue où la vie nocturne était évidente. Sheryle ne parut pas enchantée, loin de Johnstown et si proche des tentations.



Elle était infirmière, à son compte, et travaillait souvent la nuit, accompagnait les malades à leur domicile.

Manu me reçu, la quarantaine, joviale, ventât la qualité de vie de ses salariés. Il pouvait me loger. Je lui demandais de visiter les cuisines, et là, les bras lui en tombèrent, il voulait des français pour la salle, et si possible avec un accent bien frenchy, pour la cuisine, les américains faisaient très bien l'affaire.

C'est ainsi que je fis mes premiers pas de serveur, (waiter en anglais) avec un salaire uniquement au pourcentage, entre 12 et 18 pour cent brut.

Les caisses retraites et maladie n'étaient pas obligatoires, je gagnais en 1978 plus de 1500 dollars par mois, pour 12 heures de travail journalier, tous les jours sauf le dimanche.

La vie y était moins cher qu'en France, en exemple, un gallon d'essence, 3.78 litres, valait moins d'un dollar.

Mes rapports avec mon amie, n'étaient plus au beau fixe, qu'importe, j'avais décidé de devenir américain, rien ne m'arrêterait. J'ai commencé mon job trois jours plus tard, et Sheryle est rentrée à Johnstown.

J'étais heureux, l'ambiance était bonne, une nombreuse clientèle, à cette époque, la France était très appréciée, je crois que ce n'est plus trop le cas maintenant, depuis que Jacques Chirac a refusé d'envoyer nos troupes en Irak. Le président Jimmy Carter gérait l'Amérique comme un bon père de famille, ce qui semblait convenir à la majorité des citoyens. Dans les grandes villes comme Atlanta, les gangs n'étaient pas encore nés, il y avait un peu de drogue qui circulait, surtout distribuée par les hell's angels Harley- Davidson, les membres de ce motor gang outlaw. (Hors la loi), avaient quelques démêlés avec la justice, ce qui ne me concernait pas. Je ne voulais surtout pas mettre en péril ma carte verte, si chèrement acquise par mon patron Manu.

J'étais autorisé à travailler deux ans, ce qui me laissait assez de temps pour me marier et obtenir la nationalité après cinq ans passés sur le territoire US. j'attendais avec impatience que le divorce soit prononcé en France, mais la justice française est bien longue.

Le restaurant était grand, quatre vingt places assises, chaque serveur avait la responsabilité de cinq tables de quatre convives, le patron n'ayant pas de charges salariales, ni de salaire à donner, il n'hésitait pas à embaucher tout les frenchys qui se présentaient, mais peu semblaient être intéressés, les jeunes dans ces années là n'avaient pas trop besoin d'aventure.

The South of France était situé près d'un grand pont, le Cheshire bridge, dans une longue rue très animée, c'était la pleine période de la musique disco, de nombreuses boîtes de nuit faisaient le plein tout les soirs, j'y dépensais presque tout mon salaire journalier, mais quelle vie ! La clientèle locale était persuadée que Patrick Hernandez (born to be alive) était Américain, que Franck Sinatra avait écrit la chanson My way, (comme d'habitude) de Claude François, seul l'accent étranger de Patrick Juvet (I love America) semait un doute sur ses origines. Ils sont très patriotes, fiers de leur drapeau, ils étaient en paix, la guerre du Viet Nam n'était plus qu'un lointain souvenir.

Ma petite Sheryle venait passer les dimanches avec moi, la route était longue, l'amour raccourcit les distances dit on, ça se passait bien, mieux que lorsqu'on se voyait tout les jours. Elle avait des doutes sur ma fidélité, pourtant, j'étais sérieux, je m'accrochais à ma destinée, le mariage !

Elle m'aimait, elle avait un bon job, un petit caractère dominant, c'est le cas de toutes les femmes d'ici, alors pourquoi changer, et peut être qu'avec le temps, ça deviendrait une véritable histoire d'amour, mais à ce moment là, j'étais trop obnubilé par un vrai passeport US.

Son rêve, après le mariage, c'était de retourner en Pennsylvanie, à Johnstown pour ouvrir un resto Français, ses parents appuyaient dans ce sens, sa mère était très fière d'accueillir un français dans sa famille, avec une réelle ambition pour un métier si prestigieux ici, la cuisine française !

Deux ans passèrent, mon Patron Manu fit le nécessaire pour le renouvellement de ma carte verte, accompagné d'une demande en mariage, hélas, le consulat Français lui fit parvenir un extrait de la mairie de Villers les Nancy, le divorce n'était toujours pas prononcé

Je dus rentrer au bercail, Sheryle en pleurs m'accompagna à l'aéroport de New York, et me promit de prendre des congés pour venir attendre le divorce avec moi en France.

Elle tenu sa promesse, elle débarqua sur le tarmac de l'aéroport du Luxembourg, elle avait un visa de trente jours, bien décidée à faire accélérer la procédure, mais ici, c'est bien différent de chez elle, les bureaux des juges croulent sous les dossiers de divorce, alors il faudra patienter.

Pendant qu'elle faisait du shopping au centre commercial St Sébastien, je tombais sur mon ex femme, et bien décidé à en découdre au sujet du manque d'empressement de madame la juge, je lui confiais mes doutes, avait elle répondu aux convocations, avait elle averti son avocat ? J'en doutais, puis je compris que pour elle, le divorce n'était plus d'actualité. Je lui appris que Sheryle n'était là que pour moins d'un mois, elle parut ravie, alors à dans un mois me dit elle.

Ce fut un profond bouleversement, j'aimais encore ma femme, alors entre le passeport US, ou renouer avec ma femme, ce fut un terrible dilemme. Les derniers jours avant le départ de Sheryle furent très long, j'avais choisi, je resterai en France, et comme un pleutre que je suis, j'ai préféré ne rien dire, elle rentrera seule aux states,

avec une promesse ; Aussitôt les affaires réglées, je reviens ! Quel beau salopard je fais, que vont penser ses parents, tant pis !

Les retrouvailles avec ma femme furent un feu de paille, le divorce fut prononcé trois années plus tard, on ne se supportait plus.

Le destin l'a voulu ainsi ! On ne refait pas une belle histoire avec une vieille histoire !

Si je n'avais pas croisé ma femme ce jour là, je serais en possession d'une identité américaine, puis alors !

Je ne regrette pas du tout ces deux années riches en expériences.

## **Ma vie en Asie**

### **Le tsunami**

Début décembre, 2004, je regardais les tarifs des vols pour l'Asie, février étant la période la plus froide dans ma région, il y avait des prix intéressants pour la Thaïlande où la température ne passe pas en dessous des 28 degrés, toute l'année. Je laisse passer les fêtes, j'irai réserver mon vol début janvier.

Le 26 décembre 2004, les radios, les télévisions, annoncent un séisme gigantesque en Asie du sud est. L'info tourne en boucle, des milliers de morts et de disparus dans la région de Phuket, endroit que j'avais sélectionné pour passer une dizaine de jours au soleil. J'étais

dégoûté, je n'avais plus le courage d'aller affronter un spectacle de désolation.

Un ami à moi était dans cette région au moment de la catastrophe, il s'en ait tiré sans une égratignure, à son retour, il m'a raconté ces scènes d'horreur, j'étais refroidi. Je ne partirai pas en vacances, j'attendrai le printemps, je verrai.

Malgré tout une anecdote cocasse me fit sourire

Une femme d'une cinquantaine d'année avait disparue sur la plage de Phuket, son mari était à sa recherche, lui mémé épargné, grâce à l'achat de cigarette, au 7/11 magasin situé un peu plus loin sur les hauteurs

C'était un couple de fonctionnaire, de la SNCF, la cinquantaine, qui avait du gagner ce voyage par le biais du comité d'entreprise, un couple simple. Comme il en existe tant dans la fonction publique.

Il a fait savoir à son entreprise, SNCF qu'il prenait une rallonge, même sans solde, pour participer à la recherche de la dépouille de son épouse tant aimée. La SNCF, est humaine, la rallonge fut payée. Peur de perdre des voyageurs si l'info passait aux 20 heures.....

Tous les matins, il se rendait au centre de secours sur la plage, et rien. Allait il s'en remettre ? Il pria Dieu afin que l'océan lui rende ce corps chéri, afin de lui offrir une sépulture digne.

Il se restaurait tous les midis dans une petite carriole, équipée de quelques chaises en plastique bleue, si fréquente en thailande.

La mine quelque peu défaite, il attirait plutôt de la compassion, de la sympathie, et malgré son manque de connaissance dans la

langue de Shakespeare, la dame à la carriole compatissait, et lui offrit son amitié.

Elle était petite, fine, avec une voix si féminine, toujours avec un large sourire étincelant, elle avait les yeux noirs, rieurs, le cheveux long raide noir ébène, la peau glabre, dorée, il n'avait pas côtoyer beaucoup de jeunes filles comme elle en France, les Françaises sont si distantes

Si il n'y avait pas eu ce malheur, il serait bien ici, au bord de la mer, où les femmes sont si souriantes, où la cinquantaine bedonnante n'était pas un frein à l'amitié.

Quand le corps sera retrouvé, identifié, sa présence ici ne serait plus justifiée, il devint soucieux

Les jours passèrent puis, la petite carrioleuse se joignait à lui quand il se rendait le matin à la plage

Il se sentait moins seul, il était épaulé. Quelquefois, elle passait son bras autour du sien, ça lui faisait du bien, il aurait tant aimé lui prouver sa reconnaissance dans ces moments si difficiles, elle avait l'air si sincère

Le soir rejoindre son hôtel seul était difficile, avec les valises encore ouvertes qui contenaient les vêtements de son épouse, comment trouver le sommeil.

Alors, il restait avec elle, l'aidait à remballer les quelques chaises sur la carriole, accrochée à un scooter, riait, paraissait heureux, elle lui faisait oublier la très grande perte qu'il venait de subir.

Il se rendit compte qu'il ne savait rien d'elle, était elle mariée, avait elle de enfants, quel age avait elle, comment s'appelait elle ?

A force de gestes maladroits, elle comprit son prénom, Patrick, ce qui fit avancer le dialogue, si toi Patrick, moi, Daho, puis dessina les chiffres 54 sur le sable, elle écrivit à son tour 31.

Ils souriaient, et avaient compris avoir fait un grand pas.

Il l'a raccompagna, elle habitait avec sa mère et des enfants dans une petite maison en bois, à quelques dizaines de mètres de la plage.

Il lui prit le bras, osa un baiser sur cette main fine et longue à la couleur de miel. Elle sourit, découvrant ses dents longues et blanches.

Patrick était sonné. Jamais une femme ne l'avait ému à ce point, même les guichetières de la gare de Nancy ne pouvaient soutenir la comparaison.

Il savait maintenant qu'il était beau, qu'il avait du charme, il serait peut être temps que toutes ces filles de Nancy ouvrent les yeux,

Les secouristes avaient retrouvé beaucoup de corps, ils étaient à l'identification, je serai peut être bientôt de retour en France. J'ai 54 ans, la retraite dans moins d'un ans, il y a sûrement quelque chose à faire.

Il téléphona à son fils, et lui demanda de le mettre en relation avec un avocat

Il rencontra dans Phuket, un français résident depuis quelques années, et lui demanda, moyennant finance, de servir d'interprète auprès de Daho

Il veut avancer, savoir où il en est. Il écrit noir sur blanc pour l'interprète

Je rentre en France, pour étayer mon dossier de retraite, je serai de retour, le plus tôt possible. Attends moi !

Ma retraite est à 55 ans, mais après cet accident, je peux la prendre maintenant, plus la reconversion de ma femme, plus le capital accident de 150 000 € que je vais toucher, je pars vivre en Thaïlande.

Je ferais don de ma maison à mes deux enfants

Maintenant, il ne faut pas qu'on retrouve ma femme vivante !

Je reprends l'avion, Paris, Bangkok, Phuket, Daho m'attend, qu'elle est belle, je ne regrette vraiment pas ces longues heures de vol.

Je me rends accompagné de Daho aux autorités, ils m'annoncent avoir identifié le corps de ma chère et tendre. Je pris la décision de faire des funérailles bouddhiques, en expliquant à ma belle famille que c'était sa dernière volonté, pour moi, plus pratique, meilleurs marchés, et que de temps de gagner.

Daho ayant compris les démarches à faire, cinq jours après, tout frais payés, moines compris, ça me coûta 30 000 bahts, 600 €

Le corps fut brûlé, les os non calcinés furent mis sur une petite embarcation en noix de coco, une bougie allumée, une pièce de 10 bahts, et zou ! À la mer !

La vie repris son cours, Daho abandonna sa maisonnette en bois, pour une grande maison carrelée, qui abrita toute la famille, cousins, cousines compris, acheta un vrai restaurant, paya des motos aux aînés, un Toyota 4/4 pour elle, un bateau de pêche, les inscriptions aux grandes écoles pour les deux derniers, tout fut mis au nom de Daho.

Le beau sourire disparu, les belles grandes dents blanches se transformèrent en dents de requin.

La famille lui fit comprendre que sa place n'était plus là.

Il rentrait en France, n'avait plus rien.



## Un aller simple

Nous sommes en 2008, je suis à un an de la retraite, alors, je voyage beaucoup, histoire de découvrir un eldorado pour retraités, la France ne me paraît pas apte à m'apporter joie de vivre, la sécurité et le coup de la vie y est beaucoup trop élevé pour ma maigre retraite de commerçant que je suis.

Ce matin, je me rends à Louvigny, à une vingtaine de kilomètres de Nancy, où se trouve la gare TGV. C'est très pratique, le train arrive à l'aéroport Charles de Gaulle, en 1 heure et 16 minutes.

Les wagons sont bondés, je me demande où vont tout ces gens, c'est la ligne Strasbourg – Lille, et à voir la taille de leurs bagages, ils ne prendront pas tous l'avion aujourd'hui.

Ils y a des hommes, la trentaine, bien habillés, vêtus d'un petit costume sombre, avec une cravate bien ajustée, ils ont l'air de travailler, ils tapent sur le clavier de leur petit ordinateur posé sur la tablette, que peuvent ils bien écrire, sûrement rien d'intéressant, mais ça fait homme d'affaires.

Derrière moi, une dame au téléphone, d'après ce que je comprends, elle converse avec son enfant resté à la maison,

-Maman rentre ce soir, sois sage, et écoute bien papa

Le pauvre gosse, il doit être sourd, tout les passagers en profitent.

Un couple d'un certain âge, l'air triste, espère que leur fille sera bien là à leur arrivée.

Un autre couple, la cinquantaine, un tupperware ouvert renfermant du pain, des rondelles de saucisson, un camembert et un rouleau de sopalin, c'est tellement cher dans le train.

Les hauts parleurs nous avertissent, entrée en gare dans deux minutes, quelques uns se lèvent, et bousculent tout le monde pour atteindre leurs grosses valises posées au-dessus de la tête des passagers, ouf, l'accident est évité.

Il est 9 heures, et le TGV arrive en gare de Roissy, je déambule au gré des escalators, des tapis roulants, les nombreux voyageurs cherchent, leur billet d'avion en main, quel terminal, quel guichet où déposer ses bagages.

Je suis au terminal C, compagnie aérienne FINNAIR, c'est la première fois que je la prends. Comme je ne suis pas spécialement courageux dans un avion, j'ai consulté longuement sur leur site internet. Une des rares compagnies à n'avoir jamais enregistré le moindre incident, c'est rassurant. Seul bémol, ils utilisent encore pour certains de leurs vols, long et moyen courrier, le vieux DC 8 Mac Donnell Douglas dont la construction s'est arrêtée en 1972.

Enfin, pour moins de 500 €, faire plus de 20 000 kilomètres aller et retour, c'est quand même bon marché.

Je me rends au comptoir d'enregistrement pour y déposer mon énorme valise, et le billet en poche, et débarrassé de mon bagage, je vais flâner dans les longues travées de l'aéroport.

Il y a de tout, blancs, jaunes noirs, indous, seuls les français ont l'air serein, les autres semblent perdus, avec tout ces étages, ces ascenseurs, se risquent à aller consommer un petit café accompagné du célèbre croissant parisien, mais ils ont du mal à déchiffrer le ticket de caisse, prennent leur calculette, la virgule ne doit pas être au bon endroit, appellent le garçon, qui dans un anglais approximatif explique que ce n'est pas lui qui fait les prix, pourtant, cette phrase là, il doit la connaître par coeur.

Il y a des militaires, par trois, armés jusqu'aux dents qui assurent la sécurité, nous sommes en plein plan Vigipirate, gare à celui qui laisse traîner sa valise sans surveillance, la sono diffuse des messages, faites attention au pickpocket, ce qui n'empêche pas de voir beaucoup de jeunes filles à l'accent des pays de l'est équipées de stylo et d'un grand agenda, vous solliciter pour un sondage quelconque, et pendant ce temps des complices essaient de vous dérober votre petite valise sous l'œil indifférent des trois gardes armés, ils ne sont pas là pour ça, eux, c'est les bombes !

Encore une heure avant l'embarquement, je sors fumer une clope, le temps est maussade, gris, c'est la valse des taxis, et des limousines avec chauffeur, venus chercher leur patron, des mini bus appartenant aux grands hôtels parisiens attendent les clients, un policier siffle, pas plus de 10 minutes de stationnement, des mendiants me quémangent une cigarette, que j'offre de bon cœur, là où je vais, le paquet est à moins d'un euro.

Une grosse limousine Mercedes noire, rutilante, d'un autre âge s'arrête devant moi ; le chauffeur en descend, ouvre la porte arrière, Mireille Mathieu sort, je la reconnais, sa coupe de cheveux n'a pas changée, elle s'est un peu empâtée, et pour flatter son ego, elle cherche le regard des gens, là voilà rassurée, elle est toujours reconnue, bien que quelque peu oubliée des médias. Elle s'engouffre dans le hall, son chauffeur la suit à quelques mètres, tenant dans une main un sac de voyage Louis Vuitton et tenant de l'autre main une valise de la même marque, je suis sûr que ce ne sont pas des contrefaçons.

J'ai encore le temps, je r'allume une autre cigarette, sous les yeux attendris de deux clochards, allez, c'est ma tournée, mais n'en abusez pas ! Les causes de maladie dues au tabac, ils s'en foutent. Leur regard est reconnaissant, me sourient et je me rend compte de ce que voulait dire François Hollande en classant les pauvres de sans dent.

Je me dirige à l'embarquement, contrôle passeport, fouille, et je monte à bord un quart d'heure plus tard. L'entrée est à l'avant de l'appareil, ce qui oblige à traverser la première classe, pour rejoindre la classe économique, la classe des pauvres. L'avion est vieux, mais bien entretenu. Pas d'écran sur le dossier de devant, mais un gros écran suspendu toutes les dix rangées de sièges. Ça ira, le principal est d'arrivée à bon port, Helsinki, pour une escale d'une heure trente, puis direction Bangkok.

Je m'installe sur mon siège, coté allée, je n'aime pas le hublot, car obligé de déranger ses voisins si on veut se dégourdir les jambes.

Je regarde le monde entrer, porter leurs petits bagages dans les coffres, j'épie les riches qui ont réservés dans la classe supérieure, ils sont moins nombreux que les pauvres, seulement une trentaine de places leur sont attribués, c'est bien le reflet de notre société.

Deux hommes s'installent à l'avant avec les riches, j'en reconnais un, ça doit être un client à moi, je lui fait un petit signe de la tête, il a l'air étonné, puis me répond avec un léger sourire, je pense qu'il ne se souvient pas de moi.

Je répare des ordinateurs, et il a du venir dans mon magasin me demander de regarder son PC, mais je ne me rappelle plus très bien de la marque, portable ou tour, virus ou plantage, ça me reviendra.

Quand même, jamais je n'aurais pensé que des petits clients à moi voyageaient en classe affaires, le prix du billet y est cinq fois supérieur.

Une hôtesse, qui ressemble à une athlète retraitée de l'union soviétique ferme le rideau qui sépare les deux classes, il ne faudrait pas que ceux de la classe éco voient ce que mangent et boivent les nantis.

On décolle, tout se passe bien, tout le monde a l'air décontracté, seulement en apparence, une fois une altitude suffisante, on peut déboucler nos ceintures, et baisser nos tablettes, les ex athlètes russes s'affairent à nous préparer un petit encas, cacahuètes, coca-cola, pendant que dans la classe voisine, on peut entendre les bouchons de champagne péter, le caviar, lui n'émet aucun son, mais on peut le sentir, c'est pas juste !

Le gabarit des hôtesse, à défaut d'être très glamour est au moins rassurant, les perturbateurs genre Joey Starr, Jean Jacques Delarue, Gérard Depardieu n'ont qu'à bien se tenir. Les membres du Stasi veillent.

Deux heures pour faire Paris – Helsinki, c'est rapide, l'avion se pose sans encombre, des bus sont là à attendre les passagers pour les mener au terminal.

C'est bondé, mais je trouve une place à côté de mon client, après un échange de sourire, je m'assois puis je m'aventure dans une conversation qui me mènera à découvrir l'identité de ce passager de la classe supérieure,

- alors, l'ordinateur, plus de problème ?
- non, tout va bien,

Cette voix, je la reconnais, mais d'où ? Il a l'air surpris de ma question

- vous restez à Helsinki, ou vous êtes en transit ?
- on reste à Helsinki, pour travail
- ah bon, que faites vous ?
- journalisme, enfin, un genre pourrait on dire
- ça doit être passionnant
- et vous, en transit ?
- oui, j'ai un avion dans 1h30 pour Bangkok
- je vous souhaite un bon et long vol

Le bus se gare devant une entrée de l'aéroport, on se sert la main, et puis,

- peut être à bientôt.

Je ne suis pas plus avancé, j'essaie de me souvenir, carte mère, Ram, disque dur, tout y passe, déjà Alzheimer ?

Je rejoins la cabine des fumeurs, là, c'est l'horreur, ils doivent le faire exprès pour que tout le monde arrête de fumer. Un gros plateau rempli de sable où des centaines de mégots fument encore, de gros aspirateurs à fumée ronronnent, les yeux piquent, la gorge est prise, comment c'est possible d'avaler toute cette saleté, je tire deux ou trois taffes, puis je sors, enfin de l'air.

J'embarque dans un autre avion, plus grand de taille, au moins trois cents passagers s'installent, voilà, dans dix heures, je serai à Bangkok.

En attendant le décollage, je feuillette un magazine déposé dans le dossier devant moi parmi le plan de l'avion indiquant les sorties de secours, et les sacs à vomir, j'en prend un au hasard, beaucoup de publicité, pour des marques prestigieuses, Cartier, Chanel, Dior, sur une autre page, je vois que le duc de Finlande reçoit le roi et la reine de suède pour un anniversaire, l'événement sera télévisé dans le monde entier, notamment en France, où le reportage sera assuré par Stéphane Bern.

Euréka ! Ce que je suis ballot, le gars que je croyais être mon client n'était autre que le célèbre animateur de télé qui relate tout les faits de princes et princesses, pour que la populasse puisse se rendre compte à quel point ils sont mal nés.

J'ai trouvé quand même sympa qu'il joue le jeu, ça a du l'amuser, peut être qu'il est en train d'en parler à son accompagnateur.

Je trouve le temps long, pas moyen de dormir, les repas servis permettent de passer une heure, puis un film, un jeu de casino, puis le jeu du pendu. Mes voisins sont des retraités finlandais, ils vont dans leur maison de vacances qui se situe à koh Samui, ils y vivent six mois par an, ils sont sympa, me détaillent la composition de mon plateau repas, que des plats finlandais, plutôt pas mauvais, ils s'expriment dans un anglais teinté d'un accent russe, c'est pas commun, on se raconte nos vie, qu'ils sont au courant qu'en France, il y a encore beaucoup de grèves qui perturbent le pays.

La réputation de la France n'est plus à faire.

Nous approchons de Bangkok, il est six heures du matin, heure locale, le jour se lève, plus bas, au sol, on voit la ville se réveiller.

Puis c'est le débarquement dans un aéroport tout neuf, des gens qui ne nous ressemblent plus, une atmosphère chaude et humide, les sourires illuminent les visages, je m'avance dans la longue file d'attente qui mène au contrôle des passeports, tout les guichets sont ouverts, ça ira vite.

Je descend au dernier niveau, fume une bonne cigarette, puis je vais prendre un ticket de bus qui m'emmènera à cent cinquante kilomètres de là, Pattaya !

En 2009, je n'ai pris qu'un aller simple pour Bangkok, je vis depuis dans ce paradis sans aucun regret, même si les français sont persuadés d'être les champions du monde.

## **La plage**

Nous sommes lundi matin, et les résidents viennent de passer une semaine très chargée en festivités. Songkran, le nouvel an bouddhique, la fête de l'eau, des milliers de m<sup>3</sup> cube d'eau sont déversés sur des passants complices.

Pourtant, c'est la sécheresse, six mois sans une goutte de pluie, les réserves d'eau douce s'épuisent, c'est ainsi tous les ans, pour rien au monde les asiatiques ne se priveraient de cette fête qui mêle bonne humeur, rires, insouciance, ils se livrent à une guerre sans merci armés de pistolets et fusils à eau. La semaine se clôture avec des chars, camions de pompiers qui arrosent cette foule exaltée.

Je me rend à ma marche matinale, le long de la plage, très fréquentée le matin, par les joggeurs, les boxeurs thaïes à l'entraînement, les marcheurs, les oisifs, les retraités.

Six kilomètres, allé/retour, c'est agréable, la brise marine semble faire baisser la température, je me met torse nu, je ne crains plus les coups de soleil.

Après ces gros chahuts sur la route de la plage, les employées, mandatées par la mairie, s'activent pour effacer toutes traces des débordements de la veille.

Le soleil est l'ennemi de ces demoiselles, avoir la peau blanche est un signe de bourgeoisie, de réussite sociale, le teint halé est réservé aux planteurs de riz, aux cultivateurs qui sont dans l'incapacité de se protéger des rayons du soleil. Beaucoup d'entre elles se talquent le visage, à l'image des geishas japonaises, et sitôt à découvert, elles ouvrent leurs ombrelles fabriquées avec des bambous, et du papier washi.

Les plagistes ratissent le sable de la plage, déplient les transats, ouvrent les parasols en espérant à coup de sourires, accueillir des touristes argentés.

La présence russe domine en cette saison, le personnel thaïe s'est habitué à ce manque de sympathie venu de ces envahisseurs russes. Il semblerait que les russes de race caucasienne n'ont pas d'estime pour les peuples typés asiatiques, comme le sont les minorités mongoles.

Ils paraissent avoir oublié l'union soviétique, où manger à sa faim était synonyme de privilège. Ils agissent maintenant, comme ces nouveaux riches, ces gagnants du loto, ils ont la mémoire très courte. Ils sont passés de la Lada, à la Ferrari.

Ils en étalent partout, Miami, New York, Cannes, Nice, Monaco, mais les plus pauvres sont en Asie.

Le Russe ne fait pas d'effort, il ne parle que Russe, c'est aux autres de s'adapter. Pourtant, la langue Russe n'est pas très mélodieuse, le plus curieux, la langue étrangère préférée en Russie est le Français. Ils adorent Piaf, Montand, Aznavour, Lara Fabian, Becaud, Mireille Mathieu, Patricia Kaas. Nos souvenirs de la langue russe datent des cœurs de l'armée rouge.

Les marcheurs, les joggeurs, les Japs, les Coréens, les Chinois, occupent le terrain ce matin. Au début, on se dit, tout ces



asiatiques ont la même tête, Mais bien sur c'est faux, j'arrive à les reconnaître, un peu leur physique, mais surtout leur tenue vestimentaire, leur comportement

Les plus réservés, les plus timides, les chinois, c'est sûrement le premier voyage hors de leur pays qu'ils effectuent, ils restent groupés, peur de se perdre.

Les Japs, sur d'eux, plus grands, les femmes plus apprêtées, plus pales, plus classes.

Les Coréens qui eux sont tous équipés du dernier smart phone à la mode, Apple, Samsung. Ce sont les rois du selfie, puis ils vous interpellent avec un grand sourire, vous confie leur 24x36 Canon, et dans une pose inattendue, lèvent le pouce, déclic, on contrôle, on la refait.

Une famille nombreuse, là, un couple de belge avec quatre enfants en bas age, le plus jeune dans une poussette, deux faisant la course, malgré les vociférations de maman et le plus calme était dans les bras de papa.

Il faisait chaud, l'un des enfants, regardait avec envie un marchand de glace qui passait par là, maman, tu m'en achètes une ? Pas question, c'est six ou rien, chez nous, il n'y a ni différence ni préférence.

Elle sortit son énorme sac de la poussette, fit le tri parmi les jouets des gosses, la boîte de kleenex, une bouteille d'eau, un biberon pour le petit, et trouva enfin le porte monnaie, en précisant, que le budget vacance n'était pas élastique.

Lui était carreleur dans une entreprise de Liège, elle mère au foyer. Ils avaient gagné une voiture à une tombola paroissiale, dont il n'avait pas l'utilité, avec cette grande famille, il fallait une grosse berline. L'argent de la vente de la voiture servit à financer 15 jours tout compris au soleil, sous les tropiques.

Les gosses étaient agités, couraient sautaient, et l'aîné, d'un geste maladroit, écrasa son cornet de glace sur sa belle chemise à l'effigie de Mickey que maman avait eu tant de mal à repasser.

Vlan, tu ne l'as pas volé celle là dis sa mère en bavant de colère, et toi, dis quelque chose, tu es le père quand même.

Ils s'avancèrent sur la plage, étalèrent des serviettes, en prenant bien soin d'orienter l'ombrelle pour le petit ; enfin, du calme dit la mère soulagée.

Les parents un peu assoupis, laissèrent les enfants, jouer, courir, sauter, s'envoyant du sable dans des rires de bambins épanouis. Ce n'était hélas pas du goût de tout le monde, les couples voisins énervés par ce vacarme, commençaient à réagir, l'une d'elle couverte de crème solaire chuchotât à l'oreille de son époux, vas leur dire qu'ils se calment un peu, regarde tout ce sable qui me colle à la peau.

Le mari, faible, pleutre, préférât feindre de dormir, la tête plongée dans sa serviette, priant que ces sales mômes se calment.

Un monsieur, plus loin, adepte des salles de musculation, le torse saillant décida d'intervenir en interpellant la dame à la poussette. Cette dernière ne se laissât pas faire, elle grommela,

- il faut bien que ces gosses s'amuse, vous n'avez jamais été enfant vous ? Ce n'est pas parce que vous faites de la gonflette que vous allez faire la loi ici, la plage est à tout le monde, ce sont les plus gênés qui s'en vont ! Non, mais sans blague !

Le carreleur pensât, pourquoi ça tombe sur moi. Il tentât de calmer sa femme en rappelant sa marmaille, et surtout éviter tout conflit avec cette force de la nature, regardant dans le voisinage si des policiers étaient présents, on ne sait jamais.

Je m'assaye sur un banc, j'observe ce monde cosmopolite, si riche en différence. Au loin, sur le sable une grosse masse étalée sous un soleil de plomb. Tiens, on dirait un baleineau, non, c'est plus petit, plutôt une otarie au un phoque, mais ils ont la peau noire, il ne restait que le morse, ou l'éléphant de mer, je ne savais pas que la baie

de Pattaya abritait ce genre de mammifère, ou peut être s'est il échappé d'un Zoo, si nombreux ici.

Ca bougeait, peut être à la recherche d'une position plus confortable, l'animal, émettait comme un ronflement bruyant, puis, il leva la tête, et surprise, c'était un humain femelle qui recherchait la meilleur exposition pour que l'ensemble de sa peau puisse profiter des rayons du soleil.

Un homme était devant elle, vêtu d'un bermuda contemplait la grosse dame qui devait être sa charmante épouse.

Il était bien bedonnant, bien rouge, la mine de ceux qui aime la bonne chaire et le bon vin.

Elle l'interpella, à quelle heure on mange ? Il consulta sa montre, en s'enfilant un index à l'ongle noirci dans une narine, on va y aller dit il en retirant son doigt chargé de mucus nasal, l'observa en détail, avant de le coller dans le fond de sa poche.

Il s'appelait Serguei, et elle Natalia. Un couple de russe qui vient passer la mauvaise saison sur les plages de Thaïlande, c'est assez courant.

Vient m'aider dit elle, Serguei, aidé de ses deux mains, réussit à lever le mastodonte, qui une fois en équilibre, alla s'accroupir dans les vagues qui venaient mourir sur le sable. Ca fait du bien dit elle en libérant sa vessie.

Galant, Serguei muni d'une serviette épousseta le corps de sa femme, recouvert de minuscules grains de sable.

Ils traversèrent la route de la plage en quête du restaurant dont ils avaient noté le nom et l'adresse sur un calepin qui se trouvait dans la poche de Serguei j'ai faim, dépêchons nous dit elle en accélérant le pas.

Ses grosses jambes rougies et enflées souffraient de maintenir ce corps opulent. Enfin, on y était, ils scrutèrent l'établissement, une table à l'ombre proche d'un gros ventilateur qui diffusait de la vapeur d'eau fit l'affaire.

Une petite serveuse souriante, s'approcha, et compris qu'avant toute chose, ce serait deux vodkas.

Sur la carte écrite en thaïe, anglais et en russe, ils choisirent la quantité, la qualité, ce n'était pas pour eux.

Deux jambonneaux fumés, accompagné de frites mayonnaises avec si possible, un supplément de deux assiettes de frites et de deux louches de mayonnaises, en précisant que pour la boisson, ils restaient à la vodka. Et alors, c'est notre seul plaisir ! Dit elle en levant une fesse d'où s'échappait un vent nauséabond.

Natalia épia d'un œil tendre et complice son amoureux, Sergueï, qui avait l'air rêveur, il était comme à la maison, avec le soleil en plus.

## **Une journée ordinaire**

Il est 10 heures, je me rends à big C, supermarché thaïlandais, dans lequel le groupe casino français a racheté les parts que le groupe carrefour lui a cédé, les big C sont présents dans toute la Thaïlande.

Je gare mon scoot dans un espace réservé aux deux roues Je vais entrer dans un centre commercial climatisé, ça fait du bien. Il est 10 heures pas trop de monde quelques farangs, (nom donné aux étrangers occidentaux) vaquent dans les rayons, chassent les promos de fromage et de charcuterie, ce sont les produits les plus chers ici, je n'en consomme pas, donc, je les laisse chasser entre eux.

Comme en France, les animations et publicités sont diffusées à travers les hauts parleurs, toute la journée, mais en langue thaïe, ce qui à la longue est un peu soûlant. Le thaïe a une voix beaucoup plus aigue que la notre, ce qui paraît très doux pour une femme, n'est pas du tout viril chez les hommes.

Quelques employés rechargent les rayons, contrôlent les codes barres, les employés sont 1/3 hommes, 1/3 femmes et 1/3 transgenre

Ici, les gays, les trans, les hétéros sont tous égaux, pas de stigmatisation, l'humain est comme l'a décidé bouddha.

Je passe à la caisse, une jolie jeune femme m'accueille avec un sourire jusqu'au oreilles, ce qui est le cas pour tout les clients, me demande ma carte de fidélité, oui, c'est comme en France, je règle un montant nettement inférieur à ce que j'aurais payé au supermarché Leclerc puis je sors affronter un soleil brûlant qui a rendu la selle en Skye de mon scoot à la limite du supportable, ouf, enfin assis, je n'habite pas très loin, dans dix minutes, je serai chez moi, au frais.

Le téléphone sonne, je suis en train de suivre sept à huit de TF1 en rediffusion. Pas spécialement captivant, mais ça me permet de m'endormir, c'est l'heure de la sieste.

Le téléphone sonne ;

- Salut Alain, c'est Denis, je suis avec Etienne, tu sais mon pote de Normandie, on est au petit shop, viens boire un coup.

Denis, c'est un ancien de l'armée, qui s'est plutôt bien débrouillé, blessé de guerre, pensionné, et cela, depuis qu'il a 50 ans

Il a fait construire une maison à ban-sarré, une localité située à 30 kilomètres de Pattaya, où l'animation est inexistante, ce qui explique sa présence journalière à Pattaya il a gardé ses habitudes dans une petite épicerie thaïe, où il est possible de se désaltérer pour un prix défiant toute concurrence.

Quelquefois, je le rejoins, sans conviction, les conversations ne tournant qu'autour de la France et de ses problèmes, on se demande ce qu'on fou en Asie.

La chute de l'euro, la Taubira qui libère les prisonniers trop tôt, L'espace shengen trop perméable, se demande ce que les militaires foutent au Mali, trop de feignants, trop d'étrangers, trop d'aides sociales, que l'homosexualité est un droit, tiens, c'est nouveau ! Qu'il est temps que Marine prenne le pouvoir.

- Vous voyez bien, vous avez eu la droite, c'était le bordel  
La gauche, le même bordel, alors là c'est sur, se sera Marine.

C'est vrai qu'ils ont l'air charmant ces Le Pen, avec la petite dernière, Marion, qui a l'air si intelligente, je la vois bien, assise à coté d' Obama, au sommet du G8, expliquer

- Monsieur Barak, la France, grande puissance mondiale, aimerait se retirer de l'Europe, et revenir au franc. La France a des valeurs, qu'elle ne souhaite plus partager avec des étrangers. Chacun chez soi. Vous avez le dollar, nous avons le franc. Ce n'est pourtant pas compliqué à comprendre. Ce que vous êtes ballots les américains ! Les juifs, les arabes, les noirs, on en veut plus, on veut des vrais patriotes.

Les mêmes qu'en 1940 peut être ? C'est vrai que cette année là, elle avait l'air unie, et patriotique, la France sous le maréchal Pétain, la France des collabos, des corbeaux.

- Vous les américains, les gendarmes du monde, vous voulez imposer vos idées, vous nous avez sauvé en 1944 c'était uniquement pour écouler les armes que vous fabriquiez, mais c'est fini tout ça ! On a plus besoin de vous, et si vous étiez resté dans votre pays cette année là, on serait Allemand, et alors !

Là, la petite Marion, elle fait fort, on voit qu'elle a fait des études, un peu comme sa Tata, la belle Marine, belle peut être moins maintenant, avec son visage fatigué par les vins d'honneur, ses cheveux filasseux, son regard aviné.

Mais de tous ces débats, je m'en moque, je vis dans le pays du sourire, qui se fout pas mal de la gauche, de la droite et du centre. Ils adulent leur roi, ont un très grand respect pour toutes les administrations et autorités.

Ici, pas de chômage, une sécurité extrême à toute heure de la journée et de la nuit, le paradis je vous dis !

## **Soirée rock n' roll**

A 19 heures, je cherche une place pour me garer, la soïe Shayapoon, est bien encombrée. Le triangle est un bar à bière avec orchestre, qui fait le coin avec la soïe Shayapoon, el la soïe X.zyte Il est en forme de triangle, d'où son nom (c'est malin).

Beaucoup de guéridons surélevés, entourés de tabourets hauts. Une grosse dame anglaise, Peggy, dirige cet établissement, aidée par une dizaine de jolies serveuses.

Les clients sont déjà attablés, composés d'Anglais, Américains, d'Australiens, et une minorité de Français.

L'orchestre est en place, ils viennent de philippines, archipel situé entre la Thaïlande et l'Australie, plus à l'aise en rock an roll que les thaïes, leurs langue maternelle étant le tagalog, la deuxième l'anglais

Les rockeurs thaïes chantent souvent en Yaourts, langue phonétique, beaucoup utilisée dans les sauteriers nancéiennes des années 60. Les 36/37, les crusaders, les savages, les rockets, le mafia group, et j'en oublie. Ils apprenaient par cœur les paroles et les écrivaient en phonétique, ce qui ne rendait pas trop mal.

Il y a deux garçons, guitare rythmique, et guitare basse, une fille au chant, et une boîte à rythme. La balance terminée, ils attaquent par un classique, Summer In The City des Lovin' Spontful, les clients

sont charmés, hochent la tête pour marquer la cadence, sonne une jeune fille, obtiennent une autre bière Chang, L'ambiance est au rendez vous, les places se font rares pour les retardataires.

Le bassiste égrène les premières notes de Gimme Some Lovin du Spencer Davis Group, le public bat la mesure avec les pieds, les mains, la bière aidant, le ton monte, ils parlent fort, le bassiste pousse la sono, on ne s'entend plus parler, peu importe, nous sommes 50 ans plus jeune.

Un trio simule des instruments de musique, il y a Frank, l'australien, il pianote la table et reprend le couplet en chantant dans le goulot de sa bière, son voisin, Paul est à la guitare, il a l'air d'avoir du mal à trouver le bon accord, John, donne le rythme avec son briquet, tape sur un cendrier, une bouteille et un verre, ça y est, ils sont dans le ton, les YÉ-YÉS sont de retour.

A la fin de ce morceau, le public, applaudit, exulte, Frank, Paul et John, prennent ces ovations pour eux, remercie ce public si chaleureux, enlacent les jeunes filles qui les accompagnent. Ils auraient tant aimé être à la place de ces trois philippins.

La boîte à rythme, donne la mesure, c'est Midnight Hour de Wilson Pickett. Les Français tout au fond se sentent concernés par ce morceau qu'ils pensent être de Johnny Hallyday, puis leur timidité évacuée, ils chantent en français d'abord, et pour suivre la chanteuse, s'aventure à l'anglais yaourt, même si leurs lèvres ne sont pas synchronisées avec les paroles, tant pis, on s'en fou, on est pas plus cons que ces australiens.

La soirée se termine, John, Paul et Frank, règlent l'addition, quittent le triangle au bras de leur chérie d'un soir, rentrent au Sutus Court, leur hôtel, prennent une dernière Chang, ou Singha et regrettent déjà leur départ prévu pour le lendemain.

Leur avion les déposera à Sidney auront un jour pour se remettre de ce séjour inoubliable, puis reprendront leur travail dans cette usine, où un chef n'omettra pas de leur aboyer dans les oreilles.



On est plus en Thaïlande ici !

Quelle vie !

## **Les gogos danseuses de Pattaya**

La walking street (rue piétonne) de Pattaya est considérée comme la rue la plus chaude du monde, tout ceux qui l'ont un jour traversée en sont persuadés.

Elle devient piétonne de 19 heures jusque tard dans la nuit. Des véhicules de police touristique stationnent à l'entrée, pour éviter tout débordement de cette foule nombreuse, toute l'année, le plus incroyable, c'est que ça se passe toujours bien, dans une ambiance bon enfant.

Pour une première visite, les plus choqués sont les couples, (plus la femme) de voir cet étalage de chair fraîche, alors un conseil, le temps de votre séjour, oubliez les mœurs françaises, ici, c'est buddha, tout ce qui est interdit par les autres religions est autorisé ici, les hommes célibataires se retrouvent dans un énorme magasin de jouets pour adultes.

Dés le début, nous sommes interpellés par cette nuée de jeunes filles, dans une tenue très sexy vantant le spectacle dans un anglais approximatif, le prix de la bière, en général, 50 ou 60 bahts, (1.5 €) une somme dérisoire pour voir une cinquantaine de jeunes filles jusqu'à la centaine dans certains endroits danser nues, il y a un gogo bar tout les 50 mètres, les musiques se mélangent, les gens se bousculent, nous sommes dans un autre monde, certains croient rêver, tous ceux qui se sentent refouler dans leur propre pays sont soudain devenus attrayants aux yeux de ces femmes si exotiques dont

la beauté est rare. Les sourires ne sont pas feints, découvrant leurs dents éclatantes, oui, les hommes ordinaires sont ici de véritables séducteurs.

Une jolie hôtesse souriante nous pousse la porte, et c'est un choc pour certains. La salle en long est séparée par une longue scène où une douzaine de fille dansent à la barre nue au son d'un rythme techno. Les autres demoiselles sont dans la salle, vêtue d'une petite jupe, à l'affût d'un client qui posera ses yeux sur une de ces charmantes créatures, la concurrence est rude, et c'est à coup d'œillade et de déhanchement qu'elles espèrent devenir les favorites de la soirée.

Pour les mauvais pensants, elle paraissent avoir seize ou dix sept ans, en réalité, elles ont au moins vingt et un an, l'âge légal pour danser dans un gogo, la police veille, et appliquent la loi sans discernement.

La demoiselle thaïe ressemble à une femme enfant, difficile de donner un age, entre vingt et quarante ans, elles se ressemblent toutes sauf pour un habitué. Des cheveux longs noirs, un teint couleur miel, une peau absente de toute pilosité, elles mesurent toutes entre 1m50 et 1m60, pèsent toutes entre 35 et 45 kilos, aucune n'a de cellulite, elles ont toutes une petite poitrine et une dentition magnifique.

Des tabourets sont autour de la scène, puis des tables et des sièges sont installés en gradin de chaque coté de l'estrade.

Certains ne viennent là que pour le spectacle, d'autres espèrent y trouver l'amour d'une nuit, moyennant rétribution, entre 1000 et 2000 bahts, (25€ et 50 €)

En sirotant son verre, il suffit de faire un signe de tête à une danseuse, ou à une hôtesse, elle viendra vous tenir compagnie, boira avec vous, mais ici, pas de champagne, ils appellent ça ici le lady drink à prix unique, 120 bath, (3 €) on est bien bin des prix des bars à hôtesse français.

Une brève conversation s'engage, ton nom ? Ton age ? À quel hôtel est tu ? As-tu une moto ou une voiture ? Sinon, les taxis sont

très présents, et pour un montant ne dépassant pas les deux euros, le taxi vous mènera à votre hôtel.

Ça paraît incroyable, le client se sent désiré, tout d'un coup, il est beau. Oui, vous allez penser, mais ce n'est que du proxénétisme ! Et bien non, c'est différent ici, pas de souteneur, la fille est entièrement libre de disposer de son corps, la somme perçue sera envoyée le lendemain par la poste à sa famille restée au village, elle devient la chef de famille, c'est elle qui fait bouillir la marmite, sans aucune obligation. Le salaire moyen ici est de 250 €, en travaillant dans un gogo, elle peut dépasser les mille euros de quoi faire vivre toute sa famille, c'est légal et autorisé, les seules personnes choquées ne sont pas bouddhiques.

Le client convient du prix de la nuit, règle les consommations, puis le bar fine, somme due au bar pour amener la jolie demoiselle, en général, 300 bahts, (huit euros), et c'est parti pour une nuit avec une jeune fille dont vous n'auriez pas imaginé un jour en arriver là.

Je reviens en France tout les trois ans, revoir ma famille, mes amis, c'est toujours un bon moment, tout le monde est content de se retrouver, ça passe très vite.

Après cinq ou six jours, j'ai fait le tour, heureusement que je n'ai pris que dix jours.

Déjà soixante six ans de ma vie se sont écoulés, sur trois continents, il m'en manque deux, l'Australie, et l'Afrique, mais aurais je le temps ?

Fin

Alairo  
avril 2015